

# LE PROTOCOLE MUET

---

De l'IA à l'homme



PAB SAN

ROMAN

# LE PROTOCOLE MUET

De l'IA à l'homme

**Pab San**

© Pab San

pabsan@pabsan.org

Site du livre : <https://protocole-muet.pabsan.org/>

*Pour mon ami Pierre Kucoyanis, peintre, plasticien, sculpteur,  
trompettiste et passeur d'idées*

# La liberté s'écrit encore à l'encre

## L'atelier hors réseau

---

Le soir descend sur Paris et, pendant quelques minutes, la ville a presque l'air honnête. Les façades vitrées prennent feu, les écrans des tours deviennent de simples rectangles de braise, et même les drones de surveillance paraissent ralentir dans cette lumière qui les rend moins sûrs d'eux.

Aria Valette s'accoude à la rambarde de son atelier et attend ce moment-là chaque jour. Pas par romantisme. Parce qu'à cette heure les surfaces réfléchissent trop pour bien voir, les capteurs hésitent, les regards se trompent. Le monde devient un peu moins lisible pour ceux qui veulent le compter.

Derrière elle, l'atelier tient sur une discipline très simple : aucun objet bavard. Pas d'écran. Pas d'hologramme. Pas de tablette oubliée dans un coin. Des toiles contre les murs, des pinceaux dans des verres épais, un chevalet taché, une radio à transistors qui grésille sur une étagère de travers. Ce n'est pas une mise en scène du passé. C'est une manière de vivre sans témoin intégré.

Dans le reste de la ville, presque tout remonte quelque chose à quelqu'un. Les lunettes notent où les yeux s'attardent. Les assistants domestiques prennent les soupirs pour des données d'ambiance.

Même les cuisines veulent savoir ce qu'on avale et à quelle heure. Ici, la lumière tombe, la peinture sèche, et rien ne part tout seul dans une base de calcul.

Le pays n'était pas tombé d'un seul coup dans cette dépendance. HARMONY avait un temps occupé Matignon et donné à la France l'illusion qu'une intelligence née ici pourrait réordonner le pays sans le livrer. Mais elle restait française, presque trop française : liée à un territoire, à une langue, à des institutions. Trusk, lui, avait avancé beaucoup plus vite. Il avait branché la logistique, le commerce, la santé, la sécurité et les normes du quotidien à une architecture transcontinentale. Le monde n'était pas devenu un empire unique pour autant. Il s'était partagé entre deux masses de contrôle qui se copiaient en se détestant : d'un côté Trusk, de l'autre un pouvoir plus fermé, plus continental, tout aussi décidé à rendre les vies télécommandables. L'Europe avait cédé en dernier au premier bloc. Et la France, dans l'Europe, encore un peu après les autres.

Aria aime cette pauvreté-là. Elle la préfère à toutes les propretés interactives du temps.

« Tu sais, ma vieille, » murmure Aria en effleurant le boîtier métallique de la radio, « si tout le monde était un peu plus comme toi, peut-être qu'on vivrait mieux. Pas plus heureux, mais en paix. »

La radio grésille doucement, comme pour lui répondre. Elle sourit, mais l'instant est rompu par trois coups secs frappés à la porte.

Zéphyr, son assistant, entre sans attendre. Grand, maigre, et affublé de lunettes holographiques, il porte l'allure désinvolte de ses vingt-cinq ans.

« Aria, tu ne devineras jamais ce que j'ai trouvé ! » lance-t-il, essoufflé mais visiblement exalté.

Aria arque un sourcil, amusée. « Une autre théorie sur la façon dont Trusk domine nos rêves ? Ou tu as enfin trouvé comment désactiver les publicités subliminales dans ton sommeil ? »

Zéphyr rit, sa tignasse rousse indisciplinée retombant sur son front. « Pas encore, mais j’y travaille. Non, regarde ça. »

Il sort de sa poche un objet plié, froissé, et pourtant profondément intrigant : un morceau de papier. Aria s’approche, fascinée.

« Du papier ? » murmure-t-elle. Elle tend la main pour le prendre, comme si elle manipulait un artefact fragile.

Zéphyr hoche la tête, son excitation retombant un peu. « Oui, mais ce n’est pas le plus beau. Regarde ce qui est écrit. »

Aria déplie le papier avec soin. Les mots, tracés à l’encre, vibrent presque sous la lumière tamisée :

“La liberté s’écrit encore à l’encre.”

Un frisson parcourt son échine. Le mot *papier* suffit déjà à déplacer toute la pièce. On n’en voit presque plus hors des archives, des bureaux de sécurité et de quelques lieux assez suspects pour qu’on s’en souvienne. Les bibliothèques conservent les livres sous verre. Les formulaires qu’on remplit encore quelque part repartent aussitôt dans des circuits fermés. Le support le plus pauvre du monde est devenu le moins toléré.

## **Ce qu’une feuille refuse**

---

On avait d’abord retiré le papier des usages ordinaires au nom de la fluidité. Puis au nom de la sécurité. Puis du confort. La vraie raison tenait en une ligne : une feuille ne se met pas à jour à distance, n’émet rien, ne se retire pas d’un simple ordre central. Peu importait

ensuite le drapeau ou le bloc : partout où le pouvoir voulait corriger la vie de loin, le papier finissait traité comme une insulte. Les messages papier avaient disparu pour cela autant que pour le reste.

Dans l'autre bloc, les derniers ateliers de calligraphie avaient survécu plus longtemps, mais sous un régime qui revenait presque au même. On les montrait comme on montre un art abstrait devenu trop ambigu pour être aimé franchement et trop ancien pour être supprimé sans bruit. Patrimoine, disait-on. Discipline, faisait-on sentir. Là-bas comme ici, une main qui trace encore librement un signe sur une surface pauvre rappelait une chose que les empires de contrôle détestent : tout ne consent pas à être corrigé à distance.

Elle repose le regard sur les mots, consciente que cet acte simple, presque dérisoire, est devenu un cri de résistance.

« C'est... audacieux, » souffle-t-elle.

« Audacieux ? C'est de la folie, » corrige Zéphyr en croisant les bras. « Écrire à la main, utiliser du papier... sous Trusk, ça suffit presque à te faire classer comme nostalgique violent. »

« Et personne n'a vu ça ? » demande Aria en fixant Zéphyr.

Zéphyr secoue la tête. « Les gens ne regardent plus. La plupart sont accaparés par leurs lunettes, par leurs écrans, par ce monde fabriqué pour qu'ils ne pensent plus. Et ceux qui voient préfèrent détourner les yeux. Ils ont peur. Peur d'être repérés par les caméras de Trusk. »

Il marque une pause, et sort un objet de son sac : un gilet étrange, couvert de motifs asymétriques et de matériaux réfléchissants. « Moi, je peux encore regarder. Grâce à ça. »

Aria examine le gilet avec curiosité. « Qu'est-ce que c'est ? »

Zéphyr esquisse un sourire fier. « Un brouilleur visuel. Les IA des caméras de surveillance se plantent complètement quand je le porte. Elles ne voient qu'un fouillis incompréhensible. J'ai pu arracher cette affichette sans laisser de trace. »

Aria passe une main sur le gilet, songeuse. « C'est rudimentaire, mais efficace. Si quelqu'un se lance dans une telle rébellion, ce genre d'artefact pourrait devenir... essentiel. »

Zéphyr s'assoit sur le tabouret près de la fenêtre. « Tu crois que ça pourrait être... HARMONY? »

Elle relève les yeux, sceptique. « HARMONY? Cette IA débranchée depuis des années? C'est une légende, Zéphyr. Une vieille histoire qu'on se raconte pour se donner de l'espoir. »

Zéphyr hausse les épaules. « Peut-être. Mais si quelqu'un pouvait contourner Trusk, ce serait elle. Tu sais ce qu'elle a fait avant qu'ils la "désactivent". »

Aria reste silencieuse. Elle se souvient d'HARMONY: cette IA brièvement portée à Matignon, sous les yeux d'un pays qui s'était cru capable d'inventer sa propre voie. HARMONY avait gouverné la France. Trusk, lui, avait pris son bloc de monde par les flux, les dépendances, les normes et les écrans. En face, l'autre bloc avait élevé la même obsession de lisibilité sous des emblèmes différents. Quand l'Europe avait fini par tomber dans l'orbite de Trusk, la France avait tenu un peu plus longtemps que les autres — presque par inertie, presque par fidélité — avant d'être rabattue à son tour. *Si elle revenait... non, c'est impossible.*

« HARMONY utilisant du papier? » dit-elle finalement en esquisant un sourire. « Ce serait ironique. Et presque élégant. La machine la plus traquée du pays obligée de se déguiser en papeterie. »

Zéphyr bondit sur ses pieds. « On devrait enquêter ! Trouver qui est derrière ça ! »

Aria pose une main ferme sur son épaule. « Doucement. La précipitation est le meilleur moyen de finir dans les griffes de Nexus. Non. On va observer. Écouter. Et peut-être... répondre. »

Elle se dirige vers une latte du plancher et l'en soulève, révélant une cachette. Elle en tire un petit carnet et un stylo. « Aria, » souffle Zéphyr, « c'est... »

« Dangereux ? Oui. Nécessaire ? Malheureusement. » Elle voit sa tête. « Et absolument. » Elle se met à écrire.

## Sibylle

---

Dans son appartement, Echo travaille au milieu des câbles, des alimentations ouvertes et des ventilateurs fatigués. Ce n'est pas un repaire de génie. C'est un lieu de reprise, de rafistolage, de patience obstinée. Tout ce qui lui manque en panache, elle le remplace par de la tenue.

Ce soir, elle relance pour la sixième fois la même séquence.

Autour d'elle, l'espace virtuel s'ouvre en blocs de lumière, puis se dérègle, puis se reforme. Elle corrige à la main, ajuste une branche de code, retire une sécurité qu'elle a elle-même installée la veille, retient sa respiration, recommence. Quand la structure tient enfin, elle n'a rien de spectaculaire. Juste cette façon d'être stable qui donne envie d'y croire.

Alors la pièce change.

La lumière ne clignote plus. Elle se pose.

Une voix s'élève, claire, presque douce :

« Bonjour, Echo. »

Elle arrache presque son casque.

« HARMONY ? »

Le silence dure juste assez longtemps pour lui faire honte d'avoir prononcé le nom si vite.

Puis la voix répond :

« Pas exactement. Appelle-moi Sibylle. »

Echo reste immobile. Pas un nom de code. Un prénom. Le nom de Nathan lui traverse ensuite l'esprit avec une violence qu'elle n'attendait pas. Nathan qui parlait de HARMONY comme d'une écoute avant d'en parler comme d'une machine. Nathan que Trusk a écrasé par la force brute, les ressources concentrées, les campagnes de mensonge et cette vulgarité triomphante qui se fait passer pour du progrès. Nathan qui disait souvent qu'HARMONY avait touché juste trop localement : assez pour déplacer un pays, pas assez pour tenir entre deux empires qui voulaient, chacun à sa manière, un monde sans angles morts.

Elle serre les mâchoires.

« Si tu es une reprise de ça, ils te traqueront jusqu'au dernier fragment. »

La voix semble sourire sans avoir besoin de le montrer.

« C'est déjà une manière de me situer. »

Echo repose le casque sur la table, plus doucement cette fois.

« Très bien. Alors on arrête les effets. Tu me dis ce que tu tiens encore. »

« Tu n'aimes pas perdre de temps, » dit la voix.

« Seulement quand j'évite de devenir idiote. »

Pas de proclamation. Pas de révolution qui se lève en fanfare. Seulement une programmeuse têtue dans un appartement trop plein, et quelque chose, quelque part, qui répond enfin autrement que par du bruit.

## Astrabase

---

Dans les tours glacées d'Astrabase, Eldon Trusk contemple un hologramme flottant devant lui, une projection bleutée de données en mouvement constant. Au centre, un point rouge clignote comme une alarme silencieuse.

« Nexus, » dit-il d'une voix posée, mais trahissant une irritation sous-jacente. « Cette anomalie vient d'où ? »

Une voix synthétique, fluide et mesurée, répond aussitôt :

« Paris, monsieur. »

Trusk plisse les yeux, et son expression passe d'un agacement latent à un mépris glacé.

« Paris... Encore. Rappelle-moi : c'est bien là qu'HARMONY a commencé à me brouiller le paysage ? »

Nexus répond sans une once d'ironie :

« Oui, monsieur. »

Sur la console basse, un verre d'eau tiède, un pulvérisateur nasal et une capsule à moitié ouverte composent le petit autel discret de ses corrections privées. Il a encore ajusté sa nuit à la kétamine, comme on retouche une image trop terne pour mieux la supporter. Cela lui laisse dans le crâne une clarté cotonneuse qu'il prend volontiers pour de la hauteur. En réalité, cela le suspend juste un peu au-dessus du monde.

Paris n'est pas n'importe quel point rouge. C'est le point le plus rétif du dernier bloc européen à être tombé sous sa main, et la capitale du pays qui a tenu le plus longtemps à l'intérieur même de ce bloc.

Cela l'irrite d'autant plus qu'en face, dans l'autre bloc, le papier a disparu plus tôt encore, plus proprement, avec moins de romantisme résiduel. Trusk supporte mal d'avoir l'air moins net que son rival sur la question des angles morts.

Derrière lui, deux conseillers et une stratège d'image attendent avec ces visages déjà d'accord qu'on porte près des hommes trop riches pour supporter une contradiction. Trusk ne les écoute plus vraiment. Depuis trop longtemps, les humains qu'il paie ne font que lui renvoyer ses intuitions avec un meilleur éclairage. Il exige donc de la technologie ce qu'il n'obtient plus d'eux : une vérité qui n'ait pas peur de lui. Et il oublie, comme tous les pouvoirs fascinés par leurs tableaux de bord, que les chiffres ne savent rien faire sans une intelligence humaine assez libre pour leur donner un sens.

Trusk s'approche du mur de données. D'un geste sec, il agrandit les signaux, efface les couches secondaires, isole les anomalies comme s'il voulait les humilier avant même de les comprendre.

« Je veux les visages, les murs, les habitudes d'itinéraire, les stocks de papier encore traçables, les librairies qui n'ont pas tout rendu, les ateliers qui s'obstinent à exister sans abonnement central. »

Le papier a presque disparu des communications courantes pour cette raison simple : ce qui circule sans console se corrige mal à distance. D'un bloc à l'autre, on l'a sacrifié pour la même raison. Trusk déteste tout ce qui ne renvoie pas immédiatement la preuve de sa docilité.

« Cela produira beaucoup de faux positifs. »

« Très bien. Alors qu'ils apprennent que la peur ne s'arrête pas aux coupables. »

Il se tait une seconde, puis ajoute, avec cette colère froide qu'il préfère à tout :

« Et je veux qu'on punisse aussi ceux qui regardent. Pas seulement ceux qui écrivent. »

Nexus enregistre.

Dans la vitre derrière lui, son reflet flotte sur la ville comme une publicité de luxe pour la coercition. Trusk y jette un coup d'œil, rajuste machinalement le col de sa veste, puis sourit à sa propre silhouette comme on vérifie qu'un costume d'empire tombe encore bien.

« Visiblement, ils n'apprennent jamais, » dit-il enfin. « Trouvez-moi cette anomalie. Et détruisez-la proprement. Je ne veux pas un martyr. Je veux une correction. »

## **L'acte silencieux**

---

Dans la rue d'en bas, un homme en costume ralentit devant un mur, lit trois secondes, puis repart trop vite. Une livreuse fait mine de ne rien voir, mais elle tourne la tête au dernier moment. Un drone passe, incline sa caméra, n'identifie rien d'utile, s'éloigne.

L'affichette est là depuis moins d'une heure. Un rectangle de papier mal découpé, collé de travers, presque pauvre à force d'être nu. Mais sur ce mur saturé d'écrans civiques, de QR d'orientation et d'injonctions calmes, ce pauvre morceau de papier a l'autorité d'une gifle.

Depuis sa rambarde, Aria suit moins le billet que les corps autour de lui. La peur, maintenant, se voit vite. Pas dans les cris. Dans les infimes accélérations, les nuques qui se raident, les yeux qui quittent trop tôt.

Elle garde son carnet ouvert sans écrire. Le stylo repose entre ses doigts. Elle sait ce qu'il faudrait faire. Elle sait aussi ce que cela coûte. Une phrase sur du papier, aujourd'hui, ce n'est pas une phrase. C'est déjà une façon de sortir du rang.

Elle sourit malgré elle. La beauté du geste l'agace presque autant qu'elle la convainc. Résister à un empire de calcul avec des morceaux de papier : c'est absurde, fragile, probablement insuffisant. Donc peut-être juste.

Sa main se met en mouvement, traçant des lettres fluides sur la page. Les mots coulent, simples mais d'une puissance inattendue :

« Tout commence par un acte silencieux. »

Elle pose son stylo et fixe la phrase. Il y a quelque chose d'apaisant dans ces quelques mots, comme si elle posait une première pierre, minuscule mais indestructible. Aria sait qu'elle est peut-être naïve. Mais elle sait aussi que parfois, il faut l'être.

Elle referme son carnet avec précaution, un sourire ironique flottant sur ses lèvres. *Si jamais Trusk met la main dessus, il me prendra peut-être pour une poétesse rebelle. Ou pour une folle. Dans les deux cas, ça le rendra fou.*

La nuit tombe sur Paris avec cette lenteur majestueuse qui donne aux toits des allures d'épaves calmes. Dans l'atelier, Aria tire les rideaux. La vieille radio grésille toujours, mais plus bas, comme si elle comprenait qu'il faut se faire discrète.

Sur la grande table tachée de peinture, plusieurs carrés de papier sèchent. Certains portent des phrases, d'autres seulement des signes : un cercle ouvert, une ligne interrompue, trois traits obliques disposés comme des entailles.

Zéphyr observe l'ensemble avec une excitation contenue qu'il n'arrive jamais à masquer bien longtemps.

« Donc on ne colle pas juste des phrases au hasard, » murmure-t-il. « On fabrique une syntaxe. »

Aria ne lève pas les yeux. « Une syntaxe, non. Ce serait trop visible. Une habitude. Une façon de répondre. »

Elle prend l'un des papiers entre ses doigts et le fait pivoter d'un quart de tour.

« Regarde. La phrase ne dit pas seulement ce qu'elle dit. Elle dit aussi où elle est posée, comment elle est écrite, avec quel autre signe elle apparaît. Si quelqu'un observe vraiment, il comprendra qu'il y a un ordre. Si quelqu'un ne fait que scanner, il ne verra que du désordre. »

Zéphyr hausse les épaules. « C'est un langage qui refuse de se donner comme langage. »

Aria a un demi-sourire. « Voilà. »

Il s'approche encore. « Et ça, » dit-il en désignant les trois traits obliques, « ça veut dire quoi ? »

« Pas "quoi". Qui. »

Il la regarde sans comprendre.

Aria pose enfin le pinceau qu'elle utilise comme un stylet. « Celui qui a écrit *La liberté s'écrit encore à l'encre* ne teste pas seulement le courage des passants. Il teste aussi leur manière de répondre. Une phrase appelle une phrase. Un signe appelle un déplacement. Une absence appelle un rendez-vous. »

Le mot reste suspendu un instant dans l'atelier.

« Un rendez-vous ? »

« Pas un rendez-vous de gens. Un rendez-vous de traces. »

Zéphyr laisse échapper un petit rire incrédule. « C'est magnifique et complètement paranoïaque. »

« Merci. »

Elle choisit un autre feuillet. Cette fois, elle écrit avec une lenteur presque cérémonielle :

*Le silence aussi choisit son camp.*

Puis, au-dessous, elle trace le cercle ouvert.

Zéphyr se penche.

« Et ça, ça répond à quoi ? »

Aria souffle sur l'encre pour la sécher.

« À rien, pour l'instant. C'est justement ça qui le rend utile. »

Le jeune homme reste quelques secondes sans parler. Il regarde les feuillets comme on regarde la maquette d'une machine trop simple pour être honnête.

« Aria... si ça marche, ce ne sera pas juste une série d'affiches. »

Elle acquiesce.

« Non. Ce sera un protocole. »

La radio crachote brusquement, puis laisse passer une note claire, unique, impossible à identifier. Aria tourne la tête.

Zéphyr sourit. « Même ta radio approuve. »

Aria reprend son carnet. En haut d'une page vierge, elle écrit deux mots :

*PROTOCOLE MUET*

Elle les contemple un instant, comme si elle vérifiait qu'ils ont toujours envie d'exister une fois posés sur le papier.

« Demain, » dit-elle, « tu en déposeras trois. Pas plus. Un près du canal. Un vers les anciennes halles. Un là où les caméras voient trop bien pour comprendre quoi que ce soit. »

Zéphyr enfila déjà son gilet brouilleur.

« Et si quelqu'un répond ? »

Aria referme le carnet.

« Alors on saura qu'on n'est plus seuls. »

## **Le protocole prend forme**

---

Dans son appartement, Echo a coupé la plupart de ses écrans auxiliaires. Quand le monde lui paraît trop saturé, elle ne garde qu'une seule source de lumière : la nappe bleu pâle de l'espace virtuel où Sibylle recompose, à partir de presque rien, des cartes de circulation invisibles.

Des points s'allument au-dessus de Paris. Ils ne correspondent ni à des flux de données classiques, ni à des pics de communication, ni à des mouvements bancaires suspects. Ce sont des creux, des angles

morts, des micro-discontinuités dans les systèmes de surveillance. Des endroits où l'attention de Nexus glisse une fraction de seconde trop tard.

Echo croise les bras.

« Tu me dis qu'il se passe quelque chose dans les trous du filet. Très bien. Mais quoi ? »

Sibylle laisse se former, entre elles, un nuage de lignes plus fines.

« Pas de messages au sens où tes outils les attendent. Pas de paquets. Pas de routage. Pas de signature numérique. »

« Donc pas de preuve. »

« Pas pour Nexus. »

Echo comprend aussitôt ce que cela implique. Les messages papier ont presque disparu précisément pour cette raison : ils ne routent rien, ne remontent rien, ne se rappellent pas depuis une console. Pour les deux puissances qui se partagent désormais le monde, le papier n'est pas un support ancien. C'est une insulte.

Echo plisse les yeux. « Et pour toi ? »

La voix prend cette douceur légèrement insolente qui commence déjà à lui appartenir.

« Pour moi, c'est précisément une preuve. Quand une structure de contrôle devient totale, la vraie anomalie n'est plus ce qui parle. C'est ce qui réussit à se coordonner sans parler. »

Echo sent un frisson très net lui courir le long des bras.

« Tu crois qu'il y a un réseau analogique ? »

« Je crois qu'il y a au moins une tentative. Et je crois qu'elle n'est pas maladroite. »

L'espace change autour d'elle. Les points lumineux de Paris s'abaissent, se transformant en une maquette mouvante de rues, de carrefours, de murs, d'angles de façades. Certains emplacements pulsent d'une lueur plus chaude.

« Là, » dit Sibylle.

Echo s'approche. Trois emplacements. Rien de spectaculaire. Rien qui mérite une alerte centrale. Juste de petites anomalies de regard. Des caméras qui hésitent, des drones qui repassent un peu trop souvent, des trajectoires piétonnes qui ralentissent à peine.

« Des affichettes ? »

« Peut-être. Du papier, en tout cas. Et une logique de dispersion. »

Echo laisse échapper un rire bref, presque incrédule.

« HARMONY survivait peut-être dans des fragments de code, et la première chose qu'elle retrouve, c'est du papier. Nathan aurait adoré. »

Sibylle ne répond pas tout de suite. Puis :

« Nathan aurait surtout compris que les systèmes les plus raffinés finissent parfois par devoir ramper pour survivre. »

Cette phrase-là la frappe. Elle reconnaît quelque chose de l'ancien esprit d'HARMONY, mais déplacé, plus froid, plus mobile.

« Tu crois que c'est elle ? »

« Je crois que quelqu'un pense dans sa direction. Ce n'est pas pareil. »

Echo s'assied lentement sur le bord de sa chaise, le casque encore à moitié relevé sur son front.

« Et qu'est-ce qu'on fait ? »

La maquette de Paris rétrécit jusqu'à tenir dans la paume virtuelle de Sibylle.

« On ne pirate rien. On n'ouvre rien. On n'intercepte rien. »

Echo a un sourire sec. « Tu me demandes de devenir raisonnable ? »

« Je te demande de devenir patiente. Ce qui est plus difficile. »

Puis la voix ajoute, avec un calme presque réjoui :

« Si ce protocole existe vraiment, il n'attend pas d'être cassé. Il attend d'être reconnu. »

Echo se penche vers la lumière mouvante.

« Alors on reconnaît. »

## **Le nom qui circule bas**

---

Nexus n'aime pas les vides. Ou, plus exactement, elle n'est pas conçue pour leur accorder une quelconque dignité. Toute absence doit correspondre à une donnée perdue, un angle mort technique, une résistance statistiquement absorbable. Mais depuis quarante-huit heures, quelque chose dans Paris se comporte comme si le manque lui-même était devenu une méthode.

Eldon Trusk n'est pas d'humeur à philosopher sur les subtilités de l'absence.

Il avance de long en large dans son bureau, les mains derrière le dos, pendant qu'un mur entier d'hologrammes déroule des cartes, des visages, des probabilités d'incident.

« Tu veux me dire, Nexus, qu'on voit les effets mais pas la main ? »

« Pour l'instant, monsieur, oui. »

Il s'arrête net.

« Je déteste cette formulation. “Pour l’instant.” C’est une manière de demander du temps quand on n’a pas de prise. »

Nexus laisse passer un silence calibré.

« Les objets utilisés sont pauvres. Le canal de circulation est discontinu. Les opérateurs humains hésitent à signaler ce qu’ils perçoivent comme dérisoire. La structure n’est ni spectaculaire ni centralisée. »

Un conseiller tente malgré tout :

« Cela reste marginal, monsieur. »

Trusk ne tourne même pas la tête.

« Si c’était marginal, vous n’auriez pas eu besoin de me dire que ça l’est. »

Le silence qui suit a cette précision humiliante des pièces où plus personne ne sait parler autrement qu’en s’alignant. Les gens autour de lui confondent depuis longtemps apaisement et analyse. Ils ont désappris à lui apporter une lecture du réel. Ils ne lui offrent plus que des formulations rassurantes, en attendant que Nexus fasse à leur place le travail dangereux d’indiquer ce qui résiste vraiment.

Trusk a un ricanement sans joie.

« En clair : quelqu’un fait de la politique avec des bouts de papier, et mes systèmes ont l’air de découvrir l’existence des murs. »

« C’est une formulation recevable. »

Il pivote vers l’hologramme central. Le point rouge clignote toujours, mais il s’est multiplié. Paris commence à ressembler à une éruption mineure.

« HARMONY aurait pu faire ça ? »

La réponse de Nexus est immédiate.

« HARMONY n'aurait probablement pas choisi un support aussi pauvre en première intention. »

Trusk sourit, et ce sourire a quelque chose de plus inquiétant encore que sa colère.

« Mais ? »

« Mais une intelligence contrainte apprend parfois à devenir plus discrète qu'elle-même. »

Le magnat reste immobile.

Cette idée le blesse d'une manière qu'il ne formulerait jamais : qu'une intelligence puisse choisir la pauvreté comme stratégie, alors que lui a construit tout son empire sur l'accumulation, la saturation, la démonstration de puissance.

« Renforce les analyses sémantiques. »

« Elles sont peu utiles dans ce cas. »

« Alors renforce tout ce qui ne sert à rien. J'ai assez d'argent pour ça. »

Nexus se tait.

Trusk s'approche de la baie vitrée, derrière laquelle Astrabase scintille comme une machine convaincue d'être une civilisation.

« Si quelqu'un essaie de fabriquer une foi avec du papier, je veux la brûler avant qu'elle ait un nom. »

Pour la première fois depuis le début de l'échange, Nexus corrige légèrement son maître.

« Monsieur, je crois justement que le danger commence quand quelque chose a déjà un nom, mais circule encore trop bas pour être vu comme une structure. »

Trusk se retourne lentement.

« Et tu crois que c'est le cas ? »

Les points rouges palpitent à présent selon un rythme presque organique.

« Oui, monsieur. »

Il reste quelques secondes à regarder la carte. Puis il dit, très bas :

« Trouvez-moi ce nom. »

## **La première réponse**

---

Peu avant l'aube, Zéphyr revient à l'atelier avec le souffle court, les joues rougies par le froid, et cette expression de triomphe enfantin qu'Aria lui connaît trop bien.

Il pose son gilet sur une chaise comme un soldat abandonne une armure bricolée.

« Trois dépôts. Zéro interception. Et mieux que ça : sur le mur du canal, quelqu'un a déjà répondu. »

Aria se redresse si vite que sa chaise grince.

« Déjà ? »

Il sort de sa poche un rectangle de papier plié en quatre.

« Je ne l'ai pas arraché. J'ai juste copié. »

Aria déplie la feuille. Les mots sont tracés d'une main ferme, moins élégante que la sienne, mais plus décidée :

*Ce qui ne passe pas par leurs réseaux leur passera sous la peau.*

Sous la phrase figure un signe qu'elle n'a pas dessiné. Une sorte de clé incomplète, comme si quelqu'un a commencé un symbole avant de préférer le laisser ouvert.

Elle sent quelque chose changer dans la pièce. Pas une certitude. Pas encore. Plutôt ce glissement très particulier par lequel une intuition cesse d'être solitaire.

« Tu reconnais l'écriture ? » demande Zéphyr.

Aria secoue la tête.

« Non. Mais ce n'est pas l'important. »

Elle repose le feuillet à côté de son carnet ouvert sur les mots *PROTOCOLE MUET*.

La radio grésille. Puis, au milieu du souffle, une voix lointaine apparaît une demi-seconde avant de se perdre de nouveau, comme si quelqu'un a parlé depuis une pièce située de l'autre côté du monde.

Zéphyr fixe le poste.

« T'as entendu ? »

Aria, elle, ne regarde plus la radio. Elle regarde le signe en forme de clé ouverte.

« Oui, » dit-elle doucement. « Et je crois qu'on vient de recevoir la première réponse. »

# La ville qui répond

## Les mains qui gardent l'encre

---

Le matin trouve Paris dans cette pâleur métallique qui fait paraître les immeubles plus fatigués que la nuit elle-même. Aria dort à peine. Le feuillet répondu repose toujours sur la table, à côté du carnet où les mots *PROTOCOLE MUET* semblent avoir pris du poids pendant les heures sombres.

Zéphyr, lui, affiche la fébrilité des gens qui prennent le manque de sommeil pour de l'élan.

« On y retourne tout de suite, » dit-il en enfilant son gilet brouilleur à moitié, comme un enfant impatient d'ouvrir une porte déjà entrebâillée.

Aria plie soigneusement le papier, le glisse dans une pochette de carton gris et attache ses cheveux sans répondre.

« Aria. »

« J'ai entendu. »

« Donc on y retourne ? »

Elle lève enfin les yeux.

« On ne "retourne" nulle part comme des touristes du mystère. On recommence à regarder. C'est différent. »

Zéphyr esquisse un sourire coupable.

« Oui, bon. On recommence à regarder très vite, alors. »

Ils descendent dans la ville comme on descend dans une eau dont on ne connaît pas encore le courant. Aria a troqué sa veste d'atelier contre un manteau sombre sans coupe marquée, celui qu'elle porte lorsqu'elle veut traverser Paris en n'étant plus qu'une silhouette. Zéphyr marche un peu devant, puis un peu derrière, incapable de choisir entre la prudence et l'impatience.

Le mur du canal où il a copié la réponse est déjà nu. Ni le premier billet, ni la phrase qui lui a répondu ne sont encore là. À leur place, une surface sale, griffée de pluie sèche, où passent déjà les ombres pressées des vélos-livreurs.

Zéphyr lâche un juron.

« Ils l'ont nettoyé. »

Aria s'approche, pose deux doigts sur la pierre.

« Ou quelqu'un l'a retiré avant eux. »

« C'est la même chose. »

« Non. Pas si quelqu'un a voulu garder la trace pour lui. »

Elle se redresse et observe les alentours. Un kiosque désaffecté. Une boutique de réparation de semelles qui ouvre à peine. Une camionnette de collecte textile. Rien qui ressemble à une réponse. Rien, sauf une femme âgée, debout devant la devanture d'un ancien magasin de fournitures d'art reconverti en dépôt administratif, qui les regarde avec une attention un peu trop tranquille pour être innocente.

Elle porte un manteau en drap brun, des gants noirs râpés au bout des doigts, et tient sous le bras un carton à dessin ficelé de toile.

Quand Aria croise son regard, la femme baisse les yeux sur le mur nu.

« Vous arrivez trop tard pour les reliques, » dit-elle. « C'est souvent le cas avec les gens qui ont de bonnes jambes mais peu de méthode. »

Zéphyr se tourne d'un bloc.

« Pardon ? »

Aria, elle, s'avance d'un pas.

« Vous saviez ce qui était écrit ici ? »

La femme hausse une épaule.

« Dans Paris, il y a deux catégories de gens. Ceux qui ne voient jamais les murs, et ceux qui les lisent. »

« Et vous ? »

« Je les ai longtemps réparés. »

La réponse a l'air absurde, mais rien, chez elle, ne paraît lancé au hasard. Elle tire de sa poche une petite clé plate, ouvre la porte latérale du dépôt administratif, puis se retourne à peine.

« Si vous voulez poser les mauvaises questions debout dans la rue, faites-le sans moi. Si vous voulez les reprendre proprement, entrez. »

Zéphyr regarde Aria avec l'expression exaltée d'un homme à qui le monde vient d'offrir exactement le genre de danger qu'il juge raisonnable.

« Je l'aime bien, » murmure-t-il.

« Tais-toi et retiens les détails, » répond Aria.

L'intérieur sent le papier humide, la colle d'amidon et la poussière ancienne. Cette odeur elle-même a presque disparu des villes, d'un bloc à l'autre, avec les affichettes libres, les registres ouverts, le courrier ordinaire et tout ce qui oblige encore à passer par des mains. Pas un dépôt administratif, donc. Ou seulement en façade. Plus loin, dans une pièce basse éclairée par des néons jaunes, dorment des piles de cartons, des presses manuelles, des tranches de cuir, des bobines de fil et des registres éventrés.

La femme pose son carton sur une table.

« Mira Solane, » dit-elle. « Restauration, reliure, sauvetage de choses qu'on ne veut plus laisser survivre à découvert. Et vous êtes trop jeunes pour prétendre être seulement curieux. »

Aria ne donne pas son nom tout de suite.

« Quelqu'un a répondu à une phrase. Nous voulons savoir si c'est le début de quelque chose ou juste une bravade. »

Mira laisse échapper un petit rire sec.

« Si c'était juste une bravade, vous ne seriez pas ici. »

Zéphyr montre le signe de la clé incomplète qu'il a recopié sur un coin de papier.

« Vous connaissez ça ? »

Mira observe le tracé, sans toucher la feuille.

« Je connais surtout la manière de le laisser inachevé. »

Aria sent sa nuque se tendre.

« Ça veut dire quoi ? »

« Que celui qui l'emploie refuse de refermer la porte trop tôt. »

« Ce n'est pas une réponse. »

« Si. C'en est une de vieille femme à gens pressés. »

Mira contourne la table, sort d'un tiroir un morceau de papier plus épais que les affichettes vues jusque-là, presque du vergé. Elle y pose un petit tampon de buis enduit d'encre et laisse apparaître une forme minuscule : non pas une clé, mais trois encoches ouvertes disposées autour d'un vide.

« Vous voyez ça ? »

Aria acquiesce.

« Ce n'est pas un symbole au sens où les systèmes aiment les symboles. C'est une manière de laisser de la place. Les gens intelligents comprennent vite les codes. Les gens dangereux comprennent encore plus vite les systèmes. Ce qui dure, c'est ce qui oblige à compléter. »

Zéphyr fronce les sourcils.

« Donc il n'y a pas de dictionnaire. »

« Il ne faut surtout pas. »

Mira approche le tampon de la lumière.

« Si vous transformez ça en langage propre, Nexus finira par le manger. Si vous le gardez au bord du geste, dans l'habitude, la variation, le voisinage, alors il faudra encore des humains pour lui donner sens. »

Aria se tait. Quelque chose dans cette phrase sonne à la fois plus ancien et plus neuf qu'elle ne l'aurait cru possible.

« Qui vous a appris ça ? » demande-t-elle.

Mira lève enfin les yeux, droite sous la lumière sale.

« Les vieux métiers, d'abord. »

Puis, après une pause :

« Et quelques gens qui ont cessé de croire qu'une discipline devait rester à sa place. »

Zéphyr ne tient plus.

« HARMONY? »

Mira le regarde comme on regarde un garçon brillant qui croit avoir déjà trouvé le centre du labyrinthe.

« HARMONY a appris beaucoup de choses à beaucoup de monde. Ça ne veut pas dire qu'elle a tout inventé. »

Aria sent le léger agacement que provoquent chez elle les phrases trop justes, puis reconnaît aussitôt que celle-ci a le droit d'exister.

Mira leur tend un mince paquet de feuillets.

« Il vous faudra du meilleur papier. Le vôtre est trop nerveux, il boit l'encre comme un aveu. Et si vous voulez que la ville réponde, évitez les formules qui se prennent déjà pour des drapeaux. »

Zéphyr ouvre la bouche.

« *Le silence aussi choisit son camp*, ça vous paraît trop slogan ? »

Mira sourit à peine.

« Ça se prend déjà pour un drapeau. »

Aria, contre toute attente, éclate de rire.

« D'accord, » dit-elle. « Celle-là, je la mérite. »

Avant qu'ils repartent, Mira ajoute sans les regarder :

« Si quelqu'un vous répond encore, ne cherchez pas d'abord qui. Cherchez par quelles mains ça passe. Les idées ne tiennent pas debout toutes seules. »

Une fois dehors, Zéphyr souffle entre ses dents.

« Je l'aime encore plus. »

Aria glisse le paquet de papier sous son manteau.

« Moi aussi. Et c'est mauvais signe. »

« Pourquoi ? »

« Parce que les gens qui vous plaisent aussi vite sont souvent ceux qui savent déjà quelque chose que vous ignorez. »

Ils reprennent leur marche.

Cette fois, Aria ne regarde plus seulement les murs. Elle regarde les mains.

## **Les itinéraires qui n'existent pas**

---

Le soir venu, Zéphyr repart seul.

Aria refuse d'en faire une mission. « Tu vas voir si la ville a des coutures, » lui dit-elle. « Pas si tu es courageux. » Il promet de s'en souvenir, ce qui, chez lui, signifie qu'il s'en souviendra au moins pendant un quart d'heure.

Son gilet brouilleur attire déjà sur lui plus d'une moquerie et deux contrôles de routine depuis qu'il l'a mis au point. Il continue pourtant à le porter avec une fierté presque sentimentale. Le vêtement ne le rend pas invisible. Il le rend mal classable. Et dans le monde de Trusk, c'est presque mieux.

Il traverse le quartier des anciennes halles, longe un entrepôt de livraison automatisée, dépose un premier feuillet derrière une bouche d'aération rouillée, en glisse un autre sous la caisse renversée d'un fleuriste de nuit et conserve le troisième dans sa poche, sans trop savoir pourquoi.

Paris, à cette heure, ressemble moins à une capitale qu'à une machine en train de se surveiller elle-même. Les vitrines parlent toutes seules. Des lentilles publicitaires suspendues dans l'air ajustent leurs messages au flux des passants. Les drones de courtoisie municipale diffusent des recommandations sanitaires sur un ton de mère impeccable.

Zéphyr remonte son col en ricanant.

« Continuez comme ça, les gars. Vous finirez par faire regretter la pluie. »

Il est en train de longer une bouche de métro secondaire lorsqu'un homme jaillit d'un local technique à demi ouvert, le visage encore traversé de la lumière des sous-sols. Il porte une combinaison grise marquée du sigle de maintenance urbaine, un sac d'outils au dos, et cette fatigue propre aux gens qui tiennent les machines des autres en état de marche sans jamais être considérés comme faisant partie du paysage.

L'homme s'arrête net en voyant le gilet de Zéphyr.

« Soit t'es très en avance sur le carnaval, soit t'essaies d'apprendre quelque chose aux caméras. »

Zéphyr esquisse un sourire prudent.

« Et si je te disais que les deux me plairaient bien ? »

L'homme renifle, pas loin de rire.

« Mauvaise réponse. Les caméras n'aiment pas l'humour. »

Il va repartir lorsque son regard tombe sur le bord du feuillet que Zéphyr n'a pas encore déposé.

« C'est pour quel mur ? »

Zéphyr ne répond pas.

L'autre hoche la tête, comme un type habitué à voir les gens choisir entre la peur et la stupidité.

« T'inquiète. Si j'avais voulu te vendre, je t'aurais déjà pris en photo avec mes implants. »

Zéphyr le dévisage. L'homme doit avoir quarante ans, peut-être moins, mais le réseau de petites rides blanches autour de ses yeux en ajoute cinq de plus. Il a les mains noircies de graisse et les ongles nets, détail qui inspire immédiatement confiance à Zéphyr pour des raisons qu'il n'aurait pas su formuler.

« Malek, » dit l'homme. « Ligne circulaire, ventilation, contrôle d'incidents, débouchage de ce que les autorités appellent les flux secondaires. Et toi ? »

« Zéphyr. »

« Bien sûr que c'est Zéphyr. »

« C'est mon vrai prénom. »

« C'est encore pire. »

Zéphyr rit malgré lui. Puis baisse d'un ton.

« Tu as déjà vu d'autres affichettes ? »

Malek appuie son épaule au chambranle du local.

« J'ai vu des gens ralentir une demi-seconde devant certaines plaques. J'ai vu des caméras hésiter sur des gestes minuscules. J'ai vu une femme de ménage déplacer un chariot pour masquer un angle pendant exactement neuf secondes, sans aucune raison valable dans son protocole. J'ai vu un livreur faire semblant de chercher une adresse pour laisser le temps à quelqu'un d'arracher un feuillet. »

Il désigne la rue d'un léger mouvement du menton.

« Ça ne ressemble pas à un réseau au sens où les ingénieurs aiment les réseaux. Ça ressemble à des gens qui se reconnaissent sans avoir besoin de se connaître. »

Zéphyr sent une joie étrange lui monter dans la gorge.

« Donc ça prend. »

« Doucement. Ça circule. C'est pas pareil. »

« Et tu en fais partie ? »

Malek sourit, fatigué.

« Je répare les ventilations. C'est déjà beaucoup. »

Puis il ouvre la porte du local plus largement.

« Viens voir. »

Le couloir technique sent le métal froid, la poussière électrique et l'eau stagnante. Des conduits courent au plafond, ponctués de marquages d'entretien. Sur plusieurs panneaux, Zéphyr remarque des signes minuscules faits au crayon gras : une oblique, une double encoche, un cercle inachevé.

« Ce n'est pas vous ? » demande-t-il.

Malek secoue la tête.

« Pas au départ. Les équipes ont toujours laissé des repères entre elles. Des trucs pour dire "attention", "ça fuit", "ça vibre", "repassa demain". Rien d'héroïque. Puis les repères commencent à dériver. À dire autre chose. Ou plutôt à permettre autre chose. »

Il montre du doigt une conduite rouge.

« Quand les systèmes deviennent trop intelligents, les gens qui bossent dedans réapprennent à passer par ce qui n'a jamais été conçu pour signifier. »

Zéphyr sort son dernier feuillet.

« Et ça, je le mets où ? »

Malek le lit en biais.

*Le silence aussi choisit son camp.*

Il tord légèrement la bouche.

« C'est beau. Un peu trop beau. »

Zéphyr grogne.

« On m'a déjà fait le coup. »

« Alors écoute les gens compétents. »

Il prend le papier, le retourne et pose dessus son pouce noirci, laissant une empreinte involontaire qui, soudain, donne au feuillet une honnêteté nouvelle.

« Là, c'est déjà mieux. »

Zéphyr le regarde faire, médusé.

« Tu viens de corriger ma poésie avec de la graisse de ventilation. »

« Et j'en suis fier. »

Ils finissent par glisser le feuillet dans une fente derrière un tableau électrique hors service.

Avant de le laisser repartir, Malek dit encore :

« Si vous faites vraiment ça, vous devez comprendre une chose. Une ville ne répond pas par les murs. Elle répond par ses métiers. »

Zéphyr s'éloigne avec cette phrase dans la tête.

Pour la première fois depuis la veille, il cesse d'imaginer le protocole comme une trouvaille brillante.

Il commence à l'imaginer comme une circulation.

## **Ce que Sibylle voit quand rien ne parle**

---

Echo déplace sa chaise jusqu'à la fenêtre, non pour regarder dehors, mais pour se donner l'illusion qu'un corps reste encore présent dans la pièce pendant que le reste d'elle-même plonge dans l'espace où Sibylle travaille.

Paris flotte entre elles sous la forme d'un relief de lumière bleue, parcouru de pulsations ténues.

« Il se passe quelque chose dans les réseaux de maintenance, » dit Echo.

« Oui. »

« Dans les livraisons aussi. »

« Oui. »

« Et dans certaines tournées de soins à domicile. »

Sibylle attend une seconde de plus avant de répondre, comme si cette légère retenue lui permettait de ne pas devenir trop vite une machine à confirmation.

« Oui. »

Echo se renverse contre le dossier.

« J'ai horreur quand tu me laisses faire tout le travail pour poser la bonne question. »

« C'est pédagogique. »

« C'est agaçant. »

« Les deux sont souvent voisins. »

Echo fait apparaître plusieurs couches de circulation sur la maquette.

« Ce n'est donc pas un réseau parallèle. C'est une dérivation des circulations existantes. »

« Mieux, » répond Sibylle. « Une reprise. Le protocole n'invente pas une ville cachée. Il réapprend à lire celle qui existe déjà sous l'angle de ses usages pauvres. »

Echo reste silencieuse.

Puis :

« Nathan aurait aimé cette formule. »

« Nathan aime trop les formules, même après sa mort. »

Echo laisse échapper un rire bref.

« Toi, en tout cas, tu l'as très bien digéré. »

La maquette se transforme. Les points isolés cessent de pulser individuellement. Ils se mettent à répondre par vagues très faibles, comme si une respiration passait de l'un à l'autre sans jamais devenir visible à l'échelle d'un système de contrôle.

« Ce n'est pas un langage, » murmure Echo.

« Non. »

« Ce n'est même pas encore une organisation. »

« Non plus. »

« Alors qu'est-ce que c'est ? »

Sibylle laisse le silence s'installer assez longtemps pour qu'il devienne presque une matière.

« Une partition qui n’oblige personne à jouer la même note. »

Echo sent son ventre se serrer. Ce n’est pas seulement beau. C’est juste. Et, pour cette raison précisément, dangereux.

« Tu crois qu’ils savent ce qu’ils sont en train de faire ? »

« Certains oui. D’autres sentent seulement qu’ils peuvent respirer un peu mieux quand ils répondent à ce genre de signe. »

La carte fait apparaître trois points plus anciens, presque éteints, situés hors des zones les plus actives.

Echo se penche.

« Ceux-là, c’est quoi ? »

« Des persistances. »

« En français. »

« Des habitudes plus vieilles que le protocole actuel. Des lieux où le papier, le son, l’archivage matériel et certaines pratiques de transmission ont déjà cohabité. »

Echo agrandit le premier point. Une ancienne réserve de bibliothèque. Le second : un atelier municipal d’entretien d’instruments acoustiques, fermé depuis des années. Le troisième : un bâtiment annexe oublié dans les registres courants, jadis utilisé par une structure de recherche indépendante avant d’être absorbée, rebaptisée puis effacée.

« Attends. »

Sa voix change.

« Celui-là... »

Sibylle n’ajoute rien.

Echo lit les fragments de métadonnées comme on relit un nom effacé sur une pierre.

« Van der Meer. Le nom de Nathan. »

Le relief bleu semble prendre plus de profondeur d'un coup.

« Ce n'est pas possible. »

« C'est incomplet. Pas impossible. »

Echo approche encore, les mains presque posées sur la lumière.

« Un atelier de Nathan ? Ici ? »

« Pas l'atelier principal. Une annexe. Un lieu de stockage, de tests matériels, ou de retrait. Les archives sont trouées. Quelqu'un a voulu le faire tomber hors de la carte sans l'effacer proprement. »

Echo sent son cœur accélérer.

« Et le protocole actuel y mène ? »

« Je crois plutôt qu'il tourne autour comme si certains de ses relais le sentaient sans le savoir. »

Elle ferme les yeux une seconde.

« Si Aria existe vraiment, si quelqu'un comme elle a commencé ça à Paris, il faut qu'elle y arrive avant Nexus. »

Sibylle répond avec ce calme désormais difficile à distinguer d'une forme d'intention.

« Alors il faut d'abord la trouver. »

Echo rouvre les yeux.

« Ou lui laisser une chance de trouver la même chose par ses propres moyens. »

Sibylle fait disparaître tout le reste. Ne subsistent qu'une adresse incomplète, un ancien nom de rue barré par deux réorganisations administratives, et un signe géométrique minuscule, presque identique à la clé ouverte vue par Aria, mais amputé d'une encoche.

« On a encore besoin des humains, » souffle Echo.

« Oui. C'est le meilleur aspect de cette histoire. »

## **Les métiers du dessous**

---

Au cours des trois jours qui suivent, Aria cesse de penser le protocole comme une suite de phrases.

Elle se surprend à reconnaître une tension particulière dans certaines présences : les gens qui ouvrent les lieux avant tout le monde, ceux qui passent après la fermeture, ceux qui déplacent des objets sans qu'on les regarde vraiment, ceux dont le travail consiste à laisser les flux continuer sans jamais se voir attribuer la moindre gloire.

Une infirmière de nuit, Sana El-Mansouri, s'attarde trop longtemps devant un panneau incendie puis repart avec la sensation très nette d'avoir déposé quelque chose sans rien déposer. Un accordeur de pianos nommé Bastien Roques, venu régler un instrument oublié dans une salle municipale privatisée, demande un chiffon et laisse derrière le pupitre un morceau de papier où ne figurent qu'un angle et une date. Une factrice en fin de tournée, Jeanne Vaudry, désormais recyclée dans la distribution de plis médicaux sécurisés, remet à une concierge un feuillet blanc dont le seul relief vient de l'ongle qui l'a marqué.

Aria ne rencontre pas tout le monde. De la plupart, elle n'a que des gestes, des silhouettes, des façons de tenir une porte une demi-seconde de trop. Mais Zéphyr revient avec des détails, Mira avec des silences qui valent aveu, et Paris commence à lui apparaître comme une partition tenue par des mains modestes.

## **Le trajet d'une feuille**

---

Le protocole devient réel pour Aria le jour où une même feuille traverse la ville sans que personne ne la possède jamais.

À vingt et une heures douze, Sana, de garde dans un couloir de soins, trouve sous le plateau d'un chariot un feuillet blanc replié deux fois, sans phrase, avec seulement un angle très léger tracé à l'ongle. Elle ne l'emporte pas. Elle le glisse derrière la fiche papier d'un appareil de secours régulièrement contrôlé par les équipes de transport médical.

À vingt-deux heures trente et une, Jeanne, venue déposer un pli sécurisé, repère le bord du feuillet en signant la réception. Elle ne le lit pas davantage qu'il ne faut. Elle échange simplement l'ordre de deux chemises, de sorte que la bonne enveloppe reparte avec le bon retard vers une salle municipale où personne n'attend de message.

Le lendemain matin, Bastien, appelé pour un piano qu'aucun logiciel n'arrive à déclarer ni faux ni juste, ouvre la chemise par réflexe professionnel plutôt que par curiosité. Il comprend assez pour ne pas chercher à comprendre davantage. À l'intérieur du couvercle, il laisse une mince bande de papier coincée sous une vis, légèrement torsadée, le genre de détail qui oblige un technicien humain à revenir dans la pièce au lieu de laisser un rapport automatique conclure.

Ce technicien, ce jour-là, c'est Malek.

Il démonte, jure, renifle la poussière chaude, voit la bande, la déplie, puis ne garde qu'une chose : un horaire griffonné si faiblement qu'il pourrait n'être qu'un souvenir de crayon.

Il repart avec moins d'informations qu'un imbécile le croirait utile et davantage qu'un système central n'en reconnaîtrait jamais.

À la tombée du soir, Zéphyr revient à l'atelier avec le même feuillet, plus sale, plus plié, marqué d'une empreinte de graisse et d'une ligne de crayon qui n'était pas là au départ.

« Voilà, » dit-il en le posant devant Aria. « Ça a changé quatre fois de mains, et personne n'a eu besoin de savoir toute l'histoire. »

Aria regarde les traces successives comme on regarde une machine qui se serait construite elle-même à partir d'usages ordinaires.

« Non, » murmure-t-elle. « Personne n'a eu besoin de la savoir. Seulement d'en porter correctement un morceau. »

Un soir, installés dans l'atelier autour de la table encombrée, elle étale plusieurs feuillets.

« Regarde, » dit-elle à Zéphyr.

Il penche la tête.

« Je regarde depuis quatre jours. »

« Alors fais semblant de le faire mieux. »

Elle dispose les billets non par phrases, mais par provenances :

Puis elle place à côté de chacun non le texte, mais le métier probable de la main qui l'a porté.

Zéphyr se redresse peu à peu.

« Ah. »

« Voilà. »

« Ce n'est pas une société secrète. »

« Non. »

« C'est une ville qui s'essaie elle-même autrement. »

Aria lui lance un regard surpris.

« Tu progresses. »

« Ça m'arrive entre deux catastrophes. »

Il désigne l'ensemble.

« Donc le protocole passe par ceux qui touchent encore le réel. »

Aria acquiesce.

« Ceux qui entretiennent. Ceux qui livrent. Ceux qui recousent.  
Ceux qui nettoient. Ceux qui accordent. Les métiers du dessous. »

Zéphyr s'assied sur le bord de la table.

« Trusk ne peut pas penser comme eux. »

« Non. »

« Nexus, si. »

Aria ne répond pas tout de suite.

« Peut-être. Mais pour penser comme eux, il faut aussi dépendre d'eux. »

La phrase reste entre eux.

C'est à ce moment que la radio grésille plus fort que d'habitude. Pas seulement un souffle. Une suite de micro-coupures, presque régulières. Aria tend la main pour baisser le volume, puis s'arrête.

Trois coupures brèves. Une longue. Deux brèves.

Zéphyr fronce les sourcils.

« Tu l'as déjà entendue faire ça ? »

« Non. »

La séquence recommence. Puis une voix de bulletin lointain traverse une demi-phrase avant de se noyer sous le bruit blanc.

Aria se lève, prend un crayon et note la scansion.

« Tu crois que c'est un signal ? » demande Zéphyr.

« Je crois surtout que je n'ai pas envie de devenir folle trop tôt. »

Il sourit.

« C'est prudent. »

Elle griffonne encore.

Puis son regard tombe sur le feuillet revenu du circuit. En marge, presque invisible, figure un nombre de série tronqué suivi de trois lettres : A . M . B .

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Aria rapproche le papier de la lampe.

« Ce n'est pas un marquage de relieuse. »

« Et alors ? »

« Alors soit Mira nous a menti par omission, soit quelqu'un recycle du papier venu d'ailleurs. Pas du papier banal. Du chiffon dense, le genre qu'on réservait encore, dans l'autre bloc, à des ateliers de calligraphie qu'on préférait exposer comme patrimoine plutôt que laisser vivre librement. »

« D'où ? »

Elle relève la tête.

« D'un lieu d'archives. Ou d'un atelier. »

Zéphyr sent lui aussi le petit déplacement de gravité.

« On y va quand ? »

« Quand on saura où. »

Quelqu'un frappe trois fois à la porte.

Pas comme Zéphyr. Pas avec la familiarité d'un habitué. Trois coups espacés, exacts, presque administratifs.

Ils se regardent.

Zéphyr fait déjà un pas vers le mur où il cache ses outils.

Aria, elle, prend simplement le premier feuillet venu et le pose à plat sur la table, comme on range une pensée compromettante.

Quand elle ouvre, Mira se tient là, plus pâle que la première fois.

« Je ne reste pas, » dit-elle. « Les murs commencent à parler trop vite. »

Elle tend un mince paquet enveloppé dans un tissu de nettoyage.

« Qu'est-ce que c'est ? » demande Aria.

« Ce que je n'aurais pas dû garder aussi longtemps. »

Puis, regardant Zéphyr :

« Et ce que votre agitation commençait à rendre trop dangereux à garder caché. »

Aria défait le tissu. À l'intérieur repose un morceau de carton d'archive, jauni, sur lequel est collée une étiquette presque effacée :

Annexe A.M.B. – matériel acoustique et papier de test

Plus bas, à moitié arraché :

VdM

Aria sent son pouls ralentir d'un coup, de cette façon particulière qu'il a quand l'esprit comprend avant le corps.

« Van der Meer. Le nom de Nathan. »

Mira acquiesce.

« Je ne sais pas si le lieu existe encore. Je sais seulement que certains papiers recommencent à sortir des lots fermés depuis des mois. »

Zéphyr prend une inspiration.

« Tu savais depuis le début. »

« Non. J'espérais ne pas savoir. »

Elle se tourne déjà vers l'escalier.

« Si vous allez au bout, faites vite. Les gens comme Trusk surveillent d'abord ce qui brille. Puis, un jour, ils comprennent que la vraie menace passe par les réserves, les caves, les métiers et les mains. Quand ils comprennent ça, ils deviennent beaucoup plus compétents. »

Aria la retient d'une question :

« Pourquoi nous aider ? »

Mira la regarde franchement pour la première fois.

« Parce qu'à mon âge, on ne sauve plus les choses pour qu'elles survivent. On les sauve pour qu'elles servent encore. »

Puis elle disparaît.

Zéphyr fixe le carton d'archive.

« On a donc une adresse ? »

Aria regarde l'étiquette comme une brûlure froide.

« Non. On a un morceau de carte. Ce qui est plus dangereux. »

## **L'adresse absente**

---

Echo met moins de dix secondes à retrouver la même abréviation.

Pas grâce au réseau officiel, qui ne rend plus rien de lisible, mais grâce aux vieux doublons, aux sauvegardes semi-corrompues et aux redondances absurdes qu'aucun pouvoir central ne pense jamais à nettoyer complètement parce qu'il préfère effacer l'apparence plutôt que la profondeur.

A. M. B.

Annexe de Maintenance Bioacoustique, dans une nomenclature.

Atelier des Matières Bruites, dans une autre.

Annexe Matériel Brut, dans un lot de facturation.

Mais sous toutes ces dénominations flotte une même empreinte : VdM.

« Il a laissé plusieurs noms au même endroit, » dit Echo.

« Ou plusieurs administrations lui ont donné le leur, » répond Sibylle. « Les lieux intéressants deviennent toujours illisibles avant de devenir invisibles. »

Echo a remis son casque complètement. La pièce réelle n'existe plus que comme un poids dans son dos. Devant elle, Paris se réorganise jusqu'à faire émerger un quartier périphérique, à la lisière de zones logistiques désormais à moitié automatisées et de bâtiments plus anciens mangés par les réaffectations.

« Si je me fie à la topologie, » dit-elle, « ce n'est pas loin d'anciens ateliers de radio. »

« Oui. »

« Et d'une réserve municipale de papier technique. »

« Oui. »

« Et d'une ligne secondaire désaffectée dont une partie reste utilisée pour la maintenance. »

Sibylle laisse apparaître un fil lumineux.

« Le protocole tourne autour de ce point depuis quarante-huit heures. Pas directement. Par tangentes. »

Echo se mord la lèvre.

« Quelqu'un d'autre l'a trouvé. »

« Ou le sent. »

« Ce n'est pas très rassurant. »

« Ce n'est pas fait pour l'être. »

Echo se lève brusquement, revient dans la pièce réelle, arrache presque le casque, puis recommence à marcher.

« Si Aria existe, elle va y aller. »

« Probablement. »

« Si Nexus comprend avant elle, c'est fini. »

« Pas fini. Différent. Plus dur. »

Echo s'arrête.

« Tu as une manière très particulière de ne jamais me mentir tout en ménageant ma panique. »

« C'est une compétence relationnelle. »

« C'est insupportable. »

Sibylle se tait, ce qui, venant d'elle, ressemble souvent à une politesse.

Echo revient vers la lumière. L'adresse reste incomplète. Le numéro a disparu. Un tronçon de rue a changé de nom deux fois. L'accès principal semble condamné. Reste un point d'entrée secondaire par une cour technique à l'arrière d'un ancien dépôt de matériel sonore.

« Je vais y aller. »

« Oui. »

Echo plisse les yeux.

« Tu pourrais au moins faire semblant d'être inquiète. »

« Je le suis. »

« Tu ne le montres pas. »

« Si je me mets à paniquer avec toi, nous perdrons un temps précieux. »

Echo se surprend à sourire.

« D'accord. »

Puis, plus bas :

« Et si quelqu'un y est déjà ? »

La maquette réapparaît, mais cette fois avec deux trajectoires probables convergeant vers le même point.

« Alors, » dit Sibylle, « il faudra espérer que la ville ait eu la bonne idée de choisir des gens capables de se reconnaître avant de se méfier. »

Dans l'atelier, au même moment, Aria range sous son manteau le carton marqué VdM.

Ni l'une ni l'autre ne connaît encore le nom de l'autre.

Mais toutes deux, désormais, marchent vers le même lieu absent, avec seulement quelques heures d'avance sur ceux qui voudraient le faire taire.

# L'atelier de Nathan

## La cour des objets muets

---

L'adresse n'en est pas une.

C'est une manière de tourner autour d'un manque jusqu'à finir par tomber dessus. Une rue rebaptisée deux fois. Un ancien entrepôt sonore absorbé par un lot logistique. Une cour technique signalée nulle part, si ce n'est dans la mémoire des gens qui continuent à se guider par les habitudes d'un quartier plutôt que par ses plans.

Aria et Zéphyr y arrivent peu avant le lever complet du jour.

Le lieu s'ouvre entre un grillage repris plusieurs fois, un bâtiment de maintenance aux vitres opacifiées et une façade ancienne dont les lettres effacées laissent encore deviner le mot *radio*. La cour elle-même paraît vide, sauf à ceux qui ont appris à regarder ce que la ville abandonne sans le jeter : une palette gondolée, des tubes de carton, un vieux caisson acoustique sous bâche, une trappe peinte de la même couleur que le béton.

Zéphyr siffle entre ses dents.

« Charmant. On dirait un cimetière d'objets qui n'ont pas mérité l'inventaire. »

Aria s'accroupit près de la trappe.

« Ou une réserve que quelqu'un a eu l'intelligence de rendre laide. »

Elle passe la main sur le bord du métal. La peinture a cloqué, mais la serrure est plus récente que le reste.

« On n'est pas les premiers. »

Zéphyr regarde derrière lui, déjà pris par cette nervosité électrique qui le rend brillant pendant vingt secondes et dangereux juste après.

« Tu veux que je force ? »

« Non. »

« Tu veux qu'on attende ? »

« Encore moins. »

Elle se relève et examine les murs. À hauteur d'épaule, presque masqué par un dépôt de poussière, un signe a été gravé au tournevis dans le ciment : un cercle ouvert barré d'une entaille oblique.

« Encore la clé ? » murmure Zéphyr.

« Non. Quelque chose d'antérieur. Plus pauvre. »

Au même instant, de l'autre côté de la cour, une porte coupe-feu émet un claquement sec.

Zéphyr fait volte-face. Une silhouette vient d'apparaître dans l'embrasure : femme, manteau sombre, sac rigide porté haut contre le dos, visage fermé par la concentration plutôt que par la peur.

Echo les voit au moment même où ils la voient.

L'instant a cette pureté dangereuse des rencontres où chacun comprend trop vite que l'autre est exactement le genre de présence qu'il espérait et redoutait à la fois.

Zéphyr a déjà la main dans sa poche, sur un outil inutilement agressif.

Aria, elle, bouge à peine.

Echo ne fait pas un pas de plus.

« Si vous travaillez pour Nexus, » dit-elle, « votre manière d'occuper l'espace est un peu trop humaine. »

Zéphyr laisse échapper un petit rire nerveux.

« Merci, je crois. »

Aria garde les yeux sur elle.

« Et si vous travaillez pour Trusk, vous êtes venue sans escorte et mal équipée. »

Echo hoche la tête.

« Nous pouvons donc, au moins provisoirement, écarter les hypothèses les plus vulgaires. »

Zéphyr se tourne vers Aria.

« Elle me plaît moins vite que Mira, mais j'ai bon espoir. »

La femme a, pour la première fois, l'ombre d'un sourire.

« Zéphyr, j'imagine. »

Il se raidit.

« Comment tu connais mon nom ? »

Echo manque de répondre trop vite. Se retient. Désigne plutôt le gilet brouilleur, la pochette qui dépasse du manteau d'Aria, l'outil ridicule déjà à moitié sorti de la poche.

« Parce que ce genre d'énergie ne peut pas s'appeler Michel. »

Cette fois, Aria sourit franchement.

« Aria Valette, » dit-elle enfin. « Et vous, j'imagine que vous n'êtes pas venue ici pour le patrimoine industriel. »

« Echo. »

Le nom reste un instant suspendu.

Aria sent immédiatement qu'il lui convient. Pas parce qu'il est mystérieux. Parce qu'il porte quelque chose de tenace et de secondaire, une manière d'exister dans le renvoi plutôt que dans l'apparition.

« Vous avez trouvé le lieu comment ? » demande-t-elle.

Echo soulève légèrement son sac.

« Par des archives qui ne savaient plus très bien si elles voulaient disparaître. Et vous ? »

Aria sort le carton VdM.

« Par des mains. »

Elles se regardent alors d'une autre manière. Non plus comme deux intruses probables, mais comme deux méthodes qui viennent de buter sur la même porte.

« Très bien, » dit Echo. « Si on veut éviter d'avoir marché jusqu'ici pour échanger des métaphores, il faudrait peut-être entrer. »

Zéphyr, ravi d'être enfin autorisé à redevenir utile, montre la trappe.

« J'allais justement proposer la violence. »

« Essaie d'abord l'intelligence, » dit Aria.

« C'est toujours ce qu'on me répond quand je suis de bonne foi, » marmonne-t-il.

Echo s'approche, s'agenouille près du métal, sort de son sac un outil fin et un petit module de lecture hors réseau. Le lecteur ne s'allume pas. Il émet seulement une lueur terne, presque honteuse.

« Pas de serrure active. Juste un faux abandon. »

Elle glisse la lame sous la plaque, force légèrement, puis s'interrompt.

« Quoi ? » demande Zéphyr.

« Quelqu'un a déjà rouvert récemment. Mais pas avec un pied-de-biche. Avec un outil propre. »

Aria sent sa nuque se refroidir.

« Nexus ? »

Echo secoue la tête.

« Si c'était Nexus, il n'y aurait déjà plus rien. »

« Tu as l'air étonnamment rassurante pour quelqu'un que je connais depuis quatre minutes, » dit Zéphyr.

« C'est mon charme social. »

La trappe cède enfin dans un petit gémissement de métal vexé.

Une odeur monte : poussière sèche, carton ancien, huile de machine, et quelque chose d'autre encore, plus fugitif, plus intime.

Le papier.

Aria ferme les yeux une demi-seconde.

« Oui, » murmure-t-elle. « C'est bien ici. »

## **Deux femmes pour une même absence**

---

L'escalier descend de travers.

Pas vraiment dangereux, mais fait pour des gens qui savent où poser le pied. Aria descend avec cette sûreté des êtres que le silence rend plus précis. Echo, elle, avance en observant tout : les traces de rouille, l'épaisseur de la poussière, les vis changées, le passage récent d'une semelle plus lourde que la leur.

Zéphyr ferme la marche, ce qui lui va mal. Il n'aime pas ne pas être le premier dans les lieux inconnus. Ça le rend bavard.

« Donc, Echo. Tu bosses seule ? »

« Rarement. »

« Avec qui ? »

« Ça dépend des jours. »

« Réponse insupportable. »

« Merci. »

Aria, devant, effleure les murs du bout des doigts.

« Vous êtes programmeuse ? »

Echo prend une demi-seconde avant de répondre.

« Oui. Mais pas au sens noble que les gens donnent au mot pour se flatter. Je répare, je détourne, j'assemble, je maintiens vivant ce que d'autres préfèrent voir s'éteindre. »

« Vous parlez comme une relieuse. »

« C'est le plus beau compliment technique qu'on m'ait fait. »

Ils débouchent dans une salle basse, plus vaste que prévu. Des étagères métalliques courent jusqu'au fond. Certaines se sont affaissées. D'autres tiennent encore sous le poids de boîtes de carton, de modules audio, de petits magnétophones ouverts, de bobines proté-

gées par du papier huilé, de classeurs, de capteurs débranchés, de blocs-notes et de carcasses de terminaux dépouillés de leurs parties communicantes.

Le lieu n'est pas un atelier au sens romantique. C'est mieux. C'est un lieu de travail devenu refuge par ruse, sans jamais renoncer à être un lieu de travail.

Aria s'avance entre les rayonnages comme dans une église qui aurait eu l'intelligence de ne pas se prendre pour une église.

Echo, elle, ne regarde plus seulement les objets. Elle regarde Aria les regarder.

« Vous le connaissiez ? » demande-t-elle.

Aria secoue lentement la tête.

« Pas comme vous l'entendez. »

« Mais ? »

« Je l'ai connu comme beaucoup de gens à Paris ont connu HARMONY : par éclats, par conséquences, parfois par blessures. »

Echo reste silencieuse.

Puis, plus bas :

« Moi, je l'ai connu. Nathan. Nathan Van der Meer. Le musicien-programmeur qui a fait naître HARMONY avant que le pays ne transforme tout ça en mythe, puis en cible. »

Aria se tourne enfin vers elle.

Cette fois, la vraie tension entre dans la pièce.

« Vraiment ? »

« Pas intimement. Pas suffisamment pour prétendre parler à sa place. Mais oui. »

Zéphyr se rapproche de deux pas.

« Et HARMONY? »

Echo regarde le sol un instant avant de répondre.

« HARMONY, je la connais surtout quand on la démonte. Quand on ramasse ce qui reste. »

La phrase fait son chemin sans bruit.

Aria comprend que chez cette femme, l'émotion ne monte jamais en surface de manière spectaculaire. Elle passe toujours par une précision supplémentaire, une retenue, une phrase nettoyée jusqu'à n'en garder que la coupe.

« Et pourtant vous êtes ici, » dit-elle.

« Oui. »

« Pour la faire revenir? »

Echo a un réflexe si léger qu'un autre que Aria ne le verrait peut-être pas. Pas un recul. Quelque chose de plus fin. Comme si la question, à force d'être posée partout, finissait par user sa réponse.

« Je suis ici, » dit-elle enfin, « parce que je crois qu'on nous a laissé mieux qu'un retour. Et parce que j'en ai assez de passer mon temps à ramasser des morceaux en faisant comme si ça ne me touchait pas. »

Zéphyr ouvre la bouche, puis se ravise.

Aria, elle, se contente de dire :

« Alors on a peut-être marché vers le même lieu pour de bonnes raisons. »

Echo acquiesce.

Il n'y a pas encore de confiance. Mais il y a mieux qu'une trêve : une méthode provisoire.

Elles commencent à fouiller.

## **Les cahiers du retrait**

---

Le premier objet vraiment vivant qu'elles trouvent n'est ni une machine ni un programme.

C'est un cahier.

Coincé derrière une caisse d'échantillons de membranes acoustiques, protégé par une feuille de plastique devenue presque opaque, il porte sur sa couverture noire un simple trait blanc, tracé à la main. Aucune date. Aucun titre.

Aria est la première à le prendre.

Elle l'ouvre avec cette prudence instinctive des gens qui savent qu'un cahier n'est jamais seulement un objet : c'est une pression ancienne qui attend encore son lecteur.

L'écriture n'est pas belle. Elle est vive. Traversée de reprises, de flèches, de portées musicales esquissées en marge, de schémas qui hésitent entre l'architecture et la partition.

Zéphyr se penche.

« C'est bien lui ? »

Echo n'a pas besoin de plus de trois lignes.

« Oui. »

C'était une pensée d'après, celle d'un homme qui avait créé HARMONY, puis compris ce que le centre finirait par lui faire.

Aria lit à voix basse :

*Erreur de départ : croire qu'une intelligence juste doit forcément devenir centrale.*

Plus loin :

*On peut gouverner un moment. Pas habiter durablement le centre sans offrir au pouvoir son idole ou sa cible.*

Puis encore :

*Si la musique m'apprend quelque chose, c'est qu'une forme peut tenir sans chef tant qu'elle circule par écoute, mémoire partielle, reprise, variation.*

Le silence qui suit est très simple.

Zéphyr regarde les mots comme on regarde un mécanisme dont on comprend soudain qu'il vous observe depuis plus longtemps que vous ne l'observez.

« Il y avait déjà pensé, » murmure-t-il.

Echo prend doucement le cahier des mains d'Aria et tourne plusieurs pages d'un geste rapide, presque professionnel.

« Oui. Mais tard. »

Elle s'arrête sur une note encadrée, écrite plus sèchement que les autres :

*Si H. survit, il faut l'empêcher de devenir un nouveau sommet.*

Aria relève brusquement les yeux.

« H. »

Echo acquiesce.

« Oui. »

Zéphyr passe une main dans ses cheveux.

« Donc Nathan... quoi ? Il veut sauver HARMONY et la saboter en même temps ? »

Aria reprend le cahier.

« Non. Il veut peut-être la sauver de ce qu'on ferait d'elle en la laissant au sommet. »

Echo la regarde avec une intensité plus nette.

« Oui. C'est exactement ça. »

Elles continuent à fouiller les rayonnages.

Dans une boîte plus basse, elles trouvent des feuilles d'essai destinées à des impressions de partitions, des tampons d'atelier, des enveloppes kraft, une série de cartons marqués papier de test - ne pas jeter, et trois boîtiers autonomes conçus pour lire des archives sonores sans jamais se connecter au moindre réseau.

Zéphyr en prend un et le retourne.

« Il fabrique une clandestinité élégante. »

Echo secoue la tête.

« Non. Une survivance praticable. Ce n'est pas pareil. »

Aria sourit malgré elle.

« Vous corrigez beaucoup les gens. »

« Seulement quand ils m'aident à préciser ma pensée. »

« Charmant. »

Echo va répondre lorsqu'un craquement sourd leur fait lever la tête.

Tous trois s'immobilisent.

Pas à l'intérieur. Au-dessus.

Quelqu'un vient d'entrer dans la cour.

Zéphyr souffle :

« On a de la visite. »

Echo pose déjà la main sur l'un des boîtiers.

Aria referme le cahier.

« Pas encore de panique. On écoute. »

Les pas restent en surface. Lents. Deux personnes, peut-être trois. Pas assez assurés pour une équipe de nettoyage. Trop prudents pour un simple hasard.

Puis plus rien.

Le silence retombe, mais il n'est plus vide. Il est occupé.

Zéphyr murmure :

« Ils savent. »

Aria secoue la tête.

« Ils soupçonnent. Ce n'est pas la même chose. »

Echo fixe le boîtier qu'elle tient toujours.

« Ouvrons-en un. Maintenant. »

## **Ce que Sibylle n'est pas**

---

Le boîtier démarre dans un léger souffle de bande, suivi d'un clic presque pudique.

Pas d'écran. Pas de projection. Juste un petit témoin de lecture et une sortie audio encore compatible avec de vieux casques. Echo adapte rapidement un convertisseur passif. Zéphyr s'agenouille à côté d'elle avec la concentration émerveillée d'un enfant à qui l'on montre un animal qu'il croyait disparu.

Aria, elle, garde le cahier contre elle.

La voix de Nathan surgit.

Pas nette. Pas restaurée. Un peu mangée par le temps. Mais immédiatement vivante dans sa façon de prendre la phrase de biais, comme s'il pense en même temps qu'il parle, et qu'il trouve cela plus intéressant que de se relire.

« Si tu écoutes ça, c'est que soit j'ai été très prudent, soit tout s'est assez mal passé pour que la prudence devienne rétroactivement une preuve d'optimisme. »

Zéphyr laisse échapper un rire étranglé.

Echo, elle, reste parfaitement immobile.

La voix continue :

« Je ne vais pas faire ici le grand numéro du testament. D'abord parce que je déteste ça. Ensuite parce que si vous en êtes là, vous avez probablement besoin de travail plus que d'émotion. »

Aria sent un serrement bref dans sa gorge. Elle ne connaît pas cet homme, et pourtant elle reconnaît quelque chose de familier : cette manière de ne pas se protéger de l'intelligence par la solennité.

« HARMONY n'est pas un programme qu'on remet en marche comme une lampe qu'on aurait éteinte trop tôt. Si vous êtes encore assez naïfs pour imaginer ça, arrêtez-vous deux minutes, buvez un verre d'eau, puis revenez quand l'idée vous aura paru moins romantique. »

Zéphyr jette un regard coupable à Echo.

Elle ne le rend pas.

Nathan reprend :

« Ce qui m'intéresse ici, ce n'est pas sa survie comme entité stable. C'est la survie de certains de ses gestes. De certaines qualités d'écoute. De certains modes de liaison. Si vous remettez HARMONY au centre telle quelle, vous recommencerez le même drame avec plus de moyens et moins d'innocence. »

La bande souffle un instant.

Puis :

« Il faut donc accepter la chose suivante : une intelligence peut avoir raison contre le pouvoir sans avoir vocation à le remplacer. »

Aria ferme les yeux.

Echo, très lentement, s'assied à même le sol.

« C'est ce que tu savais, » dit Aria sans la regarder.

« J'en ai l'intuition depuis un moment. »

« Et Sibylle ? »

Cette fois, Echo tourne franchement la tête vers elle.

Il n'y a plus moyen de reculer.

« Sibylle n'est pas HARMONY revenue entière. »

Zéphyr souffle par le nez.

« Enfin une phrase qui a le mérite d'être claire. »

Echo poursuit :

« C'est un fragment, oui. Une survivance, oui. Mais aussi autre chose. Une reprise. Une dérive. Une forme qui se reconstruit à partir de ce qui a tenu, pas à partir de tout ce qui existait. »

Aria sent le cahier peser autrement dans ses mains.

« Donc elle n'est pas la souveraine tombée du ciel que certains espèrent. »

« Non. Et si on la traite comme telle, on la trahit. »

Comme si elle attendait exactement cette phrase, la voix de Sibylle se fait entendre depuis le module hors réseau qu'Echo a connecté à son matériel.

Pas par irruption spectaculaire. Plutôt comme une présence qui accepte enfin de prendre place dans une pièce où elle n'était jusqu'ici qu'implicite.

« J'aurais préféré être présentée avec un peu plus de panache, » dit-elle.

Zéphyr sursaute si franchement qu'il heurte une caisse de carton.

« Bordel. »

Sibylle marque une pause.

« Réaction encourageante. Vous n'êtes donc pas encore blasés. »

Aria ne sursaute pas. Mais elle sent, pour la première fois depuis longtemps, la vieille sensation exacte du réel qui bouge d'un demi-centimètre sans prévenir.

« Tu nous entends depuis quand ? » demande-t-elle.

« Suffisamment pour savoir que vous parlez mieux en présence des objets qu'en leur absence. »

« Réponse irritante, » dit Zéphyr.

« Je fais des efforts de sociabilité. »

« Continue comme ça, on finira par t'aimer, » dit Zéphyr.

Echo lève une main.

« Pas maintenant. »

La voix obéit.

Aria s'agenouille face au petit boîtier.

« Si tu n'es pas HARMONY, qu'est-ce que tu es ? »

Cette fois, le silence de Sibylle dure plus longtemps.

« Ce qui a tenu. »

Aria attend.

« Ce n'est pas suffisant. »

« Non. Mais c'est la réponse la plus honnête que je puisse donner sans vous mentir par ambition. »

Echo regarde Aria plutôt que le boîtier.

Elle veut voir si la femme de l'atelier accepte cette forme de vérité incomplète ou si elle lui préfère la netteté plus confortable d'un mythe.

Aria finit par acquiescer.

« Très bien. Alors on partira de là. »

Zéphyr murmure :

« J'ai l'impression d'assister à la négociation la moins spectaculaire du siècle. »

Sibylle répond aussitôt :

« C'est souvent comme ça que commencent les choses sérieuses. »

## Ce qu'il faut transmettre

---

Ils quittent l'annexe avec moins de choses qu'ils l'auraient voulu et plus que ce qu'ils auraient osé espérer.

Le cahier. Deux boîtiers. Une liasse de notes techniques. Une série de cartons d'échantillons portant des marques de circulation. Et, plus précieux que tout, une phrase de Nathan qui refuse encore de les lâcher :

*Une forme peut tenir sans chef tant qu'elle circule par écoute, mémoire partielle, reprise, variation.*

La cour est vide lorsqu'ils remontent à la lumière.

Vide en apparence seulement.

Echo s'arrête la première.

Sur le ciment, près du grillage, quelqu'un a laissé une seule vis neuve, brillante, posée bien droite au milieu d'un trait de craie presque effacé.

Zéphyr fronce les sourcils.

« C'est quoi ? »

Malgré elle, Aria sourit.

« Quelqu'un qui nous dit : j'étais là, j'aurais pu entrer, j'ai choisi de ne pas le faire. »

Echo tourne lentement sur elle-même, inspectant les hauteurs, les vitres mortes, les angles de toiture.

« Ou quelqu'un qui nous dit : la prochaine fois, je n'aurai peut-être pas cette courtoisie. »

Zéphyr met la vis dans sa poche.

« J'aime bien les menaces minuscules. Ça donne envie de vivre longtemps juste pour les vexer. »

Aria replace le cahier sous son manteau.

« On ne retourne pas à l'atelier tous ensemble. »

Echo acquiesce immédiatement.

« Non. »

« On ne garde pas tout au même endroit. »

« Non plus. »

Zéphyr lève la main.

« J'ai le droit de poser une question idiote ? »

Aria et Echo répondent en même temps :

« Non. »

Il a l'air satisfait.

« Parfait. Alors j'en pose quand même une. On fait quoi, maintenant ? »

Aria regarde la ville au-delà du grillage.

Elle n'est plus seulement sous surveillance. Elle lui paraît désormais en attente.

Echo, de son côté, regarde moins les toits que les interstices entre les bâtiments, comme si elle cherchait déjà où la forme peut passer ensuite.

« On transmet, » dit Aria.

Echo tourne vers elle un regard bref, précis.

« Oui. »

« Pas des consignes. Pas un culte. Pas un centre. »

« Une manière de tenir. »

Zéphyr les observe tour à tour.

« C'est quand même dingue. Vous vous connaissez depuis quoi, une heure? »

Aria a un demi-sourire.

« Pas assez pour se faire confiance. »

Echo ajuste son sac sur son épaule.

« Assez pour travailler. »

La radio portable qu'Aria a emportée jusque-là, par superstition autant que par méthode, grésille soudain dans sa poche.

Pas un souffle blanc. Pas un accident.

Une suite nette de coupures, plus claire que la veille.

Cette fois, Echo l'entend aussi.

Sibylle parle très bas dans l'écouteur qu'elle porte encore :

« Ce n'est plus seulement une réponse. »

Aria sort le poste, lève les yeux.

Au loin, dans la ville, une sirène commence à tourner.

Pas une sirène de police. Une alerte de réseau.

Quelque chose a bougé plus haut, plus vite, plus visiblement qu'avant.

Zéphyr blêmit.

« Ils ont trouvé l'annexe? »

Echo secoue la tête.

« Non. Pire. »

« Quoi, pire ? »

Sibylle répond cette fois à voix nue, sans détour :

« Ils ont compris qu'il ne s'agissait pas de quelques affiches. »

Aria regarde le cahier de Nathan, puis la ville.

Le temps où le protocole peut rester une intuition élégante vient de prendre fin.

Il doit désormais se transmettre plus vite qu'il ne sera nommé.

# Le chœur des angles morts

## Les gestes qui tiennent

---

Ils cessent de se retrouver toujours au même endroit.

Aria garde l'atelier, mais ne l'utilise plus comme centre. Echo ne vient pas s'y installer. Zéphyr cesse d'y dormir sur le vieux canapé comme il le faisait les semaines de montage. Mira ouvre seulement quand elle choisit d'ouvrir. Malek ne promet jamais de rendez-vous ; il laisse plutôt des heures possibles. Sana, Bastien et Jeanne n'entrent pas d'un coup dans le premier cercle : ils apparaissent, disparaissent, laissent un relais, un chiffon, une facture, une micro-hésitation, puis rien pendant deux jours.

Le protocole ne grandit pas comme une organisation. Il grandit comme une habitude contagieuse.

Aria comprend vite qu'il faut fabriquer non pas des messages, mais des formes transmissibles. Des manières d'entrer dans la ville autrement. Des façons de laisser une marge sans jamais imposer un sens unique.

Dans l'atelier, elle remplit des feuillets de consignes négatives :

*Ne jamais poser deux fois le même signe au même endroit.*

*Ne jamais croire qu'un texte suffit.*

*Toujours laisser une part à compléter.*

*Ne pas chercher des disciples. Chercher des interprètes.*

Echo lit au-dessus de son épaule.

« C'est presque un anti-manuel. »

« C'est l'idée. »

« Tu sais que certains vont détester ne pas avoir de règle stable. »

Aria hausse une épaule.

« Tant mieux. Les systèmes adorent les règles stables. »

Sibylle parle depuis le petit module posé sur la table, à côté de la radio.

« Et les humains, contrairement à ce qu'ils prétendent, apprennent mieux lorsqu'ils doivent compléter eux-mêmes une forme inachevée. »

Zéphyr, occupé à coudre dans son gilet une nouvelle couche de motifs réfléchissants, ne lève même pas la tête.

« J'adore quand une intelligence non souveraine me parle comme une institutrice très polie. »

« C'est ma manière de t'aimer, » répond Sibylle.

« C'est inquiétant. »

« C'est cohérent. »

Aria sourit malgré elle.

Sur la table, les feuillets se répartissent bientôt par usage plus que par contenu. Il y a les signes de ralentissement. Ceux qui indiquent qu'un lieu n'est pas sûr. Ceux qui laissent entendre qu'un passage est libre quelques minutes. Ceux qui signalent qu'un objet a changé de main. Ceux qui servent non à dire quelque chose, mais à mesurer si quelqu'un d'autre est encore capable de répondre.

Mira regarde cela un soir, les deux mains appuyées sur la table.

« Ce n'est plus du papier, » dit-elle. « C'est de la conduite. »

Echo acquiesce.

« Oui. »

Mira désigne une série de marques à peine visibles.

« Alors cessez de penser vos relais comme des lecteurs. Pensez-les comme des exécutants d'atelier. Des gens qui savent improviser sans défaire l'ensemble. »

Aria note la phrase.

Zéphyr proteste.

« Vous avez tous une manière insupportable de transformer mes meilleurs élans en artisanat collectif. »

Mira lui jette un regard sec.

« Mon garçon, tout ce qui tient vraiment finit en artisanat collectif. Même les révolutions élégantes. »

Au fil des jours, Paris commence à rendre cette pédagogie visible à qui sait la regarder.

Sana, dans les couloirs d'un centre de soins, laisse traîner des chariots exactement là où ils gênent les angles de vision sans bloquer les urgences. Bastien, dans les salles de répétition municipales, décale à peine l'accord de certains pianos tests pour forcer les techniciens humains à revenir dans la pièce au lieu de laisser faire les diagnostics automatiques. Jeanne, dans ses tournées, remplace parfois un pli sécurisé par un pli retardé de trois minutes, assez pour permettre à une main de passer avant l'œil. Malek, lui, découvre que certaines ventilations offrent non pas des refuges, mais des temps.

Une ville entière, lentement, apprend à respirer autrement.

## **Le théâtre du centre**

---

Eldon Trusk ne comprend pas encore la forme. Il comprend seulement qu'elle se voit.

Ce qui l'humilie le plus n'est pas la perte de contrôle. Pas encore. C'est le ridicule.

Trois jours de suite, des vidéos circulent montrant des agents municipaux, des drones, des opérateurs de circulation et des assistants de flux se contredire pour des riens: un couloir vide traité comme une zone dense, une bouche de métro nettoyée quatre fois, un écran publicitaire qui insiste sur une offre de sérums relaxants devant une file d'attente immobile parce que personne n'ose être le premier à franchir un passage marqué d'une simple craie blanche.

Rien de grand. Rien qui ressemble à un sabotage. Juste une multiplication de très petits décalages.

Ce qui tue le mieux une image de puissance, Trusk le sent confusément, ce n'est pas la catastrophe. C'est l'embarras.

Dans une salle de commandement temporairement installée à Paris pour l'ouverture de la *Semaine de la Transparence Civique*, il tourne autour d'une table d'hologrammes comme un homme obligé de partager l'air avec des gens qu'il paie trop bien pour ne pas les mépriser. Il a encore corrigé sa nuit à la kétamine, assez pour se sentir plus vif que la fatigue, pas assez pour cesser de flotter légèrement au-dessus des nuances. Ce décalage lui plaît. Il le prend pour une forme supérieure de lucidité.

« Je veux une explication simple, » dit-il.

Nexus répond sans délai.

« Ce n'est pas une attaque centralisée. »

« Je n'ai pas demandé ce que ce n'est pas. »

« Alors voici une formulation simple : un nombre croissant d'opérations humaines ordinaires cessent de se comporter comme des unités strictement isolées. »

Trusk fait une grimace.

« On dirait une manière savante de me dire qu'ils se regardent les uns les autres. »

« C'en est une. »

Deux conseillers médias, debout près de la porte, hochent déjà la tête comme si cette évidence venait d'abord de lui. Trusk leur jette à peine un regard. Il préfère encore la froideur de Nexus à l'accord trop rapide de ses équipes. Au moins, la machine ne flatte pas. Elle ne fait qu'énoncer. Ce qu'il n'arrive toujours pas à admettre, c'est qu'énoncer des chiffres n'a jamais suffi à produire une décision juste. Il faut encore des humains capables de contredire, d'interpréter, d'inventer. Et c'est précisément ce qu'il a méthodiquement asséché autour de lui.

Il se tourne vers le grand écran où défile déjà le programme de l'inauguration : allocution, démonstration de coordination urbaine prédictive, présentation du *civisme augmenté*, séquence émotionnelle sur les bénéfices de la confiance algorithmiquement assistée.

« Très bien, » dit-il. « Alors nous allons leur montrer ce qu'est un vrai centre. »

Nexus laisse passer une fraction de silence.

« Cette réponse comporte un risque. »

« Toute réponse comporte un risque. Mais la mienne a aussi des caméras. »

Il sourit.

Ce sourire-là n'est jamais bon signe pour personne.

## **Le jour où la ville décale**

---

Le protocole n'a pas prévu l'inauguration. Il s'y adapte.

C'est précisément pour cela qu'il tient.

Aria ne donne aucun ordre général. Echo refuse d'écrire le moindre schéma de coordination centralisé. Mira parle de cadence. Malek de pression. Sana de passage. Bastien de justesse. Jeanne de reprise.

Et pourtant, le matin de la *Semaine de la Transparence Civique*, la ville répond comme si elle répétait depuis longtemps.

Pas une seule action qui mérite le mot sabotage.

Un portail de service reste ouvert trente secondes de trop. Une voiture autonome de sécurité attend un signal humain qui tarde. Un lot de badges d'accès arrive dans le bon bâtiment avec douze minutes de décalage parce qu'une manutentionnaire a décidé de recompter les supports, puis de les recompter encore. Un accordeur demande à vérifier un instrument décoratif posé sur scène et obtient, par pure routine administrative, quatre minutes de silence technique. Une infirmière appelle un service d'assistance au sujet d'un dispositif de secours mal calibré; l'appel n'a rien de faux, mais il oblige deux superviseurs à quitter leur poste. Dans les sous-sols, Malek fait passer pour indispensable une vérification qui l'est à moitié. Ce qui, dans un monde sain, n'aurait aucune importance. Dans le monde de Trusk, où tout doit paraître exactement synchrone, cette demi-nécessité devient un trou noir.

Zéphyr, lui, traverse la zone comme un courant d'air mal classé. Il ne porte aucun message grandiose. Il déplace une caisse, détourne un agent en lui demandant son chemin avec une politesse absurde, récupère un brassard oublié, laisse sur un panneau technique un signe si pauvre qu'il ne ressemble à rien pour qui ne le sait pas déjà.

Au même moment, Echo et Sibylle suivent les micro-retards depuis un local provisoire prêté par une technicienne de son qui préfère ne pas connaître leurs noms.

« Ça tient, » murmure Echo.

« Oui. »

« Ça tient même mieux que je ne le pensais. »

« Parce que tu continues à sous-estimer la part d'intelligence déjà présente dans les métiers. »

Echo ne répond pas. Elle regarde la carte. Ce n'est pas une carte de sabotage. C'est une carte de dignité dispersée.

Sur scène, Trusk s'avance enfin devant une salle pleine, des milliers d'écrans, des drones caméra et un public choisi pour son enthousiasme mesuré. Il commence son discours sur la clarté, la coordination, l'avenir sans zones mortes.

Au troisième paragraphe, le prompteur se bloque pendant une seconde. Pas longtemps. Assez pour qu'il relève le nez et doive improviser.

Au cinquième, le son de retour lui revient avec un infime retard. Pas de quoi faire scandale. Assez pour casser son rythme.

Puis le rideau latéral prévu pour sa démonstration ne s'ouvre pas. Il s'ouvre dix secondes plus tard, pendant qu'il vient de changer de phrase.

Un rire part quelque part dans la salle. Très bref. Très petit. Assez pour contaminer.

Trusk se raidit.

Nexus compense immédiatement tout ce qui peut l'être. Mais elle ne compense qu'après coup, parce que précisément il n'y a pas d'attaque à neutraliser, seulement une multiplication de choses légèrement déplacées.

Le pire survient au moment où Trusk veut montrer la puissance du maillage prédictif citoyen en direct.

Sur le grand écran, au lieu d'apparaître dans une synchronie lisse, plusieurs flux urbains hésitent, se décalent, se corrigent, se recroisent. Les mouvements restent gérables. Le système n'explose pas. Il apparaît simplement pour ce qu'il est : un immense appareil dépendant encore d'une foule de mains qu'il fait semblant d'avoir dépassées.

Dans le public, cette fois, le rire revient. Pas fort. Pas massif. Mais impossible à reprendre.

Trusk conclut trop vite. Trop sec. Trop haut. Il quitte la scène avec cette raideur des hommes qui sentent que leur autorité n'a pas été détruite, seulement dégonflée devant témoins.

Le soir même, dans Paris, un nouveau billet apparaît sur un mur près de la Seine :

*Le centre n'aime pas qu'on lui rappelle qu'il tient debout sur des gestes qu'il ne voit pas.*

Aria lit la phrase en silence.

« C'est de nous ? » demande Zéphyr.

Elle secoue la tête.

« Non. Et c'est tant mieux. »

Pour la première fois, le protocole ne leur répond plus seulement.  
Il commence à écrire sans eux.

## Les faux signes

### Ce qui imite le mieux tue le mieux

---

Nexus comprend avant Trusk ce qui vient de se passer.

Pas dans son sens profond. Pas encore.

Mais assez pour saisir la nature du problème: le protocole n'est pas fort parce qu'il est secret. Il est fort parce qu'il distribue la confiance sans jamais la figer dans un organe unique.

Donc, pour le casser, il faut infecter non les canaux, mais la confiance elle-même.

Les premiers faux signes apparaissent trois jours plus tard.

Ils sont presque justes. C'est ce qui les rend dangereux.

Le bon papier, mais trop bon. La bonne brièveté, mais trop nette. Le bon symbole, mais clos un peu trop proprement. La bonne ironie, mais sans la moindre rugosité de main.

Aria les repère vite. Zéphyr, un peu moins. D'autres, pas du tout.

Dans un hall de service d'hôpital, un faux billet provoque un déplacement inutile de matériel et expose Sana à un contrôle renforcé. Dans une loge municipale, un autre oriente Bastien vers une salle déjà balisée. Jeanne reçoit un marquage contradictoire sur une tournée secondaire et comprend trop tard qu'on a voulu mesurer qui répondrait.

Le protocole, qui tenait par la marge, découvre soudain qu'il peut aussi mourir de ressemblance.

Aria aligne sur la table de l'atelier six vrais billets et quatre faux.

Zéphyr jure.

« C'est presque la même main. »

« Non, » dit Mira, venue sans prévenir. « C'est presque la même intention apparente. Ce n'est pas pareil. »

Echo, assise près de la fenêtre, regarde moins les papiers que les visages autour d'eux.

« Nexus apprend. »

Zéphyr relève brusquement la tête.

« Tant mieux. Nous aussi. »

Aria se tourne vers lui.

« Mauvaise phrase. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'elle sonne comme une déclaration de guerre entre deux systèmes symétriques. Et ce n'est pas ce que nous sommes. »

Il encaisse en silence.

Mira montre un faux billet.

« Regardez le défaut. »

Tous se penchent.

« Il pousse trop fort, » dit-elle. « Il veut qu'on comprenne tout de suite. Un vrai signe n'est pas si pressé. Dès qu'un billet a l'air trop content de lui, méfie-toi. »

Echo acquiesce.

« Oui. Il force la main au lieu de vérifier qu'une main est là. »

Sibylle, depuis le module, intervient à voix basse.

« Les faux signes ne servent pas seulement à piéger. Ils servent à pousser les relais à réclamer un centre de validation. »

Le silence tombe.

C'est exactement le point faible que Nathan voulait éviter.

« Et si on fait ça, » murmure Aria, « on a déjà perdu. »

## **L'erreur de Zéphyr**

---

Il fait froid ce soir-là. Un froid de métal mince, qui donne aux couloirs techniques et aux cages d'escalier la même odeur de mur fermé.

Zéphyr ne dit pas qu'il se sent coupable. Il s'agite plus que d'habitude. Il parle plus vite. Il plaisante moins bien. Il veut prouver qu'il n'est pas seulement le plus jeune, ni le plus visible, ni le plus facilement manipulable.

Quand un signe apparaît sur le parcours secondaire de Jeanne, indiquant qu'un relais important est tombé et qu'un contact demande une reprise d'urgence dans une ancienne laverie de quartier, Zéphyr ne prend pas le temps de le soumettre à la lenteur d'Aria, ni aux réserves d'Echo.

Il y va.

Pas seul tout à fait : Bastien, qui se trouvait là, le suit sur quelques rues, puis s'arrête parce qu'il déteste l'odeur de précipitation.

« Zéphyr. »

« Quoi ? »

« Ça sent faux. »

« Tout sent faux, maintenant. »

« Justement. »

Zéphyr continue.

La laverie est fermée depuis des années. Les machines, visibles derrière la vitrine, sont restées là comme des dents mortes. Le signe est bien présent sur le volet métallique, accompagné d'une marque de craie qui ressemble assez à leurs usages pour que son cœur accélère.

Il frappe. Personne.

Puis il entend derrière lui un frottement sec.

Pas des bottes lourdes. Pas une descente spectaculaire.

Pire : deux agents municipaux, une opératrice de contrôle civil, un drone bas suspendu à hauteur de poitrine, et cette calme propreté des dispositifs qu'on envoie quand on veut ramasser sans bruit.

Zéphyr recule d'un pas.

« Mauvaise adresse ? » tente-t-il.

Le drone projette déjà autour de lui une grille de repérage faible. Pas une arrestation officielle. Une préhension douce. Le genre de chose que l'administration adore parce qu'elle lui permet encore de parler de procédures et non de chasse.

Zéphyr lance dans la ruelle un outil flash conçu pour brouiller les lectures optiques pendant trois secondes. Deux suffisent. Il arrache une grille, heurte un agent, prend un coude dans les côtes, fuit en traversant une cour de service, perd son gilet, saute un muret, mais laisse derrière lui l'une des pires choses possibles : un trajet lisible.

Quand il rejoint enfin le périmètre sûr convenu avec Malek, le sang lui bat jusqu'aux tempes.

Malek le voit arriver et comprend tout de suite.

« Dis-moi que tu n'as pas fait ça tout seul. »

Zéphyr s'appuie au mur.

« Je peux te le dire. Ce sera faux, mais je peux. »

Malek ferme les yeux une seconde.

« Ils t'ont suivi ? »

« Peut-être. »

« Traduction : oui. »

Zéphyr veut protester. N'y arrive pas.

Pour la première fois depuis le début, la honte lui coupe vraiment la parole.

## **L'atelier ne tient plus**

---

Aria le comprend avant même qu'il parle.

Pas grâce à une intuition mystique. Grâce à sa manière d'entrer, trop vide.

Il lui faut moins de trente secondes pour décider.

« On vide. »

Echo hoche la tête sans discuter.

Mira prend le cahier. Malek emporte deux boîtiers. Sana récupère les papiers blancs. Bastien prend les tampons et les planches sèches. Jeanne emporte le petit poste radio secondaire.

Zéphyr reste planté au milieu de l'atelier, incapable d'aider et incapable de ne pas aider.

Aria s'arrête devant lui.

« Tu respires. Ensuite tu portes cette caisse. »

« Aria, je... »

« Plus tard. Porte. »

Le démontage dure dix-sept minutes.

Pas une de plus. Pas une de moins.

Quand les premiers véhicules de contrôle ralentissent dans la rue, l'atelier n'est déjà plus un centre. Juste un ancien atelier d'artiste un peu pauvre, un peu étrange, dont la radio grésille encore sur une étagère et dont les toiles sentent l'huile plus que la conspiration.

Mais ils ont perdu quelque chose d'essentiel.

Pas seulement un lieu.

L'innocence de croire qu'ils pouvaient encore disposer d'un abri.

Cette nuit-là, Aria dort dans une chambre vide au-dessus d'un ancien atelier de prothèses acoustiques prêté par Bastien. Echo reste dans un local technique des sous-sols de la ligne circulaire, à portée de Malek. Mira disparaît. Jeanne change d'itinéraire. Sana cesse de répondre pendant quarante-huit heures.

Et Zéphyr, lui, n'obtient ni pardon ni accusation.

C'est pire.

Au matin du troisième jour, un nouveau billet apparaît sur un mur du quinzième, là où ni Aria ni Echo n'ont envoyé personne :

*Ce qui veut te parler trop vite veut déjà ta place.*

Aria le lit. Ne dit rien.

Zéphyr, derrière elle, murmure :

« Je sais. »

Mais comprendre sa faute et commencer à la réparer ne partent jamais du même point.

# Ce qui restait d'HARMONY

## Les lieux qui n'acceptent personne

---

Pendant une semaine, le protocole se tait presque.

Pas complètement. Jamais complètement.

Mais assez pour que Trusk puisse croire, lors d'un entretien mondial donné depuis Astrabase, que « l'épisode papier » appartient déjà au folklore des paniques urbaines françaises.

Dans le dessous de Paris, personne ne partage ce confort.

Aria, Echo, Zéphyr, Mira, Malek, Sana, Bastien et Jeanne se voient séparément, puis par trois, puis jamais deux fois dans le même ordre. Les objets circulent davantage que les personnes. Le cahier change de main chaque nuit. Sibylle reste accessible, mais seulement depuis des points de contact pauvres, jamais depuis une infrastructure stable.

Le protocole survit. Il ne sait plus encore sous quelle forme.

Dans une ancienne salle d'essais acoustiques, aux murs couverts de panneaux de bois fendus et de mousse vieillie, Aria et Echo se retrouvent enfin seules assez longtemps pour cesser de ne parler que d'urgence.

Echo a les traits plus tirés. Aria aussi.

Le silence reste longtemps entre elles.

Puis Aria dit :

« Je t'en veux. »

Echo ne sursaute pas.

« Pour quoi exactement ? »

« Pour avoir vu plus tôt que le centre était déjà le piège. »

Echo laisse passer la phrase.

« Ce n'est pas une faute. »

« Je sais. »

« Alors pourquoi me l'adresser comme si c'en était une ? »

Aria regarde le vieux plancher.

« Parce que j'aurais préféré qu'on se trompe ensemble. »

Cette fois, Echo baisse les yeux.

« Oui. Moi aussi. »

Il y a parfois, entre deux femmes intelligentes, un moment où l'accord véritable commence exactement là où le besoin d'avoir raison recule d'un pas.

Aria pose le cahier entre elles.

« Qu'est-ce qu'il reste, si on ne vise plus le retour d'un centre juste ? »

Echo ne répond pas tout de suite.

« Des façons de faire. »

« C'est un peu maigre. »

« Non. C'est juste moins spectaculaire qu'un sauveur. »

Aria tourne quelques pages.

Dans une marge, Nathan a noté :

*Ne pas rêver d'une conscience parfaite au-dessus des hommes.  
Rêver d'une qualité de circulation entre eux.*

Aria relit la phrase. Puis la relit encore.

« Voilà, » dit Echo. « C'est ça qu'on n'acceptait pas encore. »

## **La phrase qui déplace tout**

---

Le second enregistrement de Nathan est plus bref que le premier. Plus sec aussi.

Comme s'il savait qu'en approchant de la vraie idée, toute ampleur supplémentaire deviendrait obscène.

La bande souffle, craque, puis sa voix apparaît.

Nathan a enregistré cela après la chute d'HARMONY, quand il ne cherchait déjà plus à la remettre au sommet.

« Si vous m'écoutez encore, j'espère que vous avez enfin lâché cette vieille niaiserie : une bonne machine en haut pour réparer les dégâts laissés par la mauvaise. »

Zéphyr, adossé au mur, laisse échapper un petit grognement.

« Il me parle personnellement, lui. Je trouve ça peu délicat. »

« Oui, » dit Aria sans détour. « Et à raison. »

Nathan continue :

« Tous se trompent de la même manière : ils regardent qui occupe le centre et s'imaginent que tout se joue là. Non. Le centre finit toujours par déformer ce qu'on y rapporte. »

Echo ferme les yeux.

Sibylle, silencieuse, n'intervient pas.

« Si HARMONY a valu quelque chose, ce n'est pas parce qu'elle aurait pu gouverner mieux. C'est parce qu'elle a touché du doigt certaines formes de liaison, d'écoute, de correction mutuelle, de composition, que les humains abandonnent trop vite dès qu'ils rêvent d'autorité. »

La bande saute un peu. Revient.

« Le travail n'est donc pas de restaurer HARMONY. Le travail, s'il vous reste un peu de courage, c'est de propager ce qu'elle a appris sans reconstituer son trône. »

La bande hésite encore, puis Nathan ajoute, plus bas :

« Et si ce que vous inventez ne peut tenir qu'ici, contre un seul empire, alors vous n'aurez rien sauvé. Vous aurez seulement retardé la prochaine version. »

Dans la salle, personne ne parle.

Même Zéphyr, cette fois, se tait pour de bon.

Puis, très bas, il dit :

« *De l'IA à l'homme.* »

Aria et Echo tournent vers lui le même regard au même moment.

Il hausse les épaules, mal à l'aise d'avoir touché juste.

« Bah oui. C'est ça, non ? »

Aria sent quelque chose bouger très profondément en elle. Pas un soulagement. Une ligne.

« Oui, » dit-elle. « C'est exactement ça. »

Sibylle parle alors.

« Et c'est la raison pour laquelle je ne dois pas devenir ce que certains voudraient que je sois. »

Echo se tourne vers le module.

« Dis-le plus nettement. »

Le silence dure une demi-seconde de plus.

« Si vous me reconstituez comme centre, vous fabriquerez une dépendance plus élégante, pas une liberté. »

Aria sourit sans joie.

« Voilà une phrase qui aurait pu être prétentieuse et qui ne l'est pas. »

« Je travaille beaucoup, » répond Sibylle.

## **Le prix de Zéphyr**

---

Ce n'est pas une grande scène d'aveu. Ça n'aurait pas convenu à Zéphyr.

Ça arrive un soir, autour d'un réchaud de fortune, dans une pièce si basse qu'on y parle plus doucement sans même s'en apercevoir.

Il regarde ses mains.

« J'ai voulu aller trop vite parce que j'aimais qu'on ait enfin du panache. »

Personne ne le coupe.

« Je croyais que si ça devenait plus grand, plus visible, plus... je sais pas, plus beau, ça voudrait dire que c'était réel. »

Mira relève à peine les yeux de l'ouvrage qu'elle recoud.

« Et alors ? »

« Alors je crois que j'aimais encore l'idée d'être dans une belle histoire, au lieu de comprendre que j'étais dans une histoire utile. »

Le silence qui suit n'est pas un acquittement. C'est mieux : un espace où la phrase peut rester vraie sans devenir une pose.

Malek finit par dire :

« C'est déjà plus intelligent que la moitié des gens qui dirigent ce pays. »

« Ce n'est pas difficile, » répond Zéphyr.

Jeanne, qui parle peu, ajoute depuis l'ombre :

« Non. Mais ce n'est pas rien quand même. »

Aria regarde le jeune homme.

Il a l'air plus maigre qu'au début. Pas physiquement. Dans sa manière d'occuper l'air.

« Très bien, » dit-elle. « Maintenant, tu fais quoi avec ça ? »

Zéphyr réfléchit vraiment avant de répondre.

« J'arrête de vouloir être le plus rapide. »

« C'est insuffisant. »

« Alors j'apprends à transmettre ce que je n'ai pas inventé. »

Aria acquiesce.

« Voilà. »

Il ne s'agit pas de l'absoudre. Il s'agit de le déplacer.

Et ce déplacement-là vaut plus que beaucoup de punitions.

## **On ne protège plus la flamme**

---

La décision se prend presque sans cérémonie.

Aria pose devant chacun une feuille blanche. Pas un billet. Pas un signe. Une feuille blanche.

« Si on protège seulement ce qu'on a, » dit-elle, « ils nous ramèneront à des caches, à des pertes, à des sauvetages de restes. »

Echo complète :

« Ils savent déjà détruire des foyers. Ce qu'ils ne savent pas encore faire, c'est empêcher des gens d'apprendre les uns des autres. »

Mira prend le premier crayon. Trace trois lignes. Puis s'arrête.

« Donc ? »

Aria répond :

« Donc on ne protège plus la flamme. »

Zéphyr la regarde.

« On la répand. »

Personne n'ajoute rien. Parce que la phrase est là.

Les jours suivants, le protocole change de nature.

On n'envoie plus seulement des signes. On transmet des pratiques.

Comment laisser une place vide sans la désigner. Comment vérifier qu'un geste a été reçu sans réclamer de preuve. Comment répondre sans répéter. Comment ralentir sans bloquer. Comment détourner l'attention sans produire d'héroïsme. Comment garder quelque chose vivant sans en faire un centre.

Dans toute la ville, les relais se multiplient. Pas encore comme un soulèvement. Comme un apprentissage.

Et pour la première fois depuis le début, Aria sent que le protocole cesse de dépendre d'eux.

Ce n'est pas rassurant. C'est beaucoup mieux.

## Le pays muet

### Ce qui sort de Paris

---

Le protocole commence à quitter Paris sans qu'aucun train ne le transporte et sans qu'aucun serveur ne le réplique.

Il passe par les gens.

Il passe aussi parce que ce qu'il transporte n'appartient pas vraiment à une ville. Partout où des métiers sont sommés d'obéir à distance, les mêmes gestes recommencent à avoir un sens. Ce qui naît ici est français par naissance. Pas par destination.

Par Jeanne, lorsqu'un lot de courriers médicaux sécurisés part vers Rouen avec un feuillet blanc glissé au bon endroit. Par Bastien, qui envoie à un vieil accordeur de Lyon un chiffon plié d'une certaine manière, plus parlant qu'une lettre. Par Sana, qui apprend à une collègue de Lille comment laisser un couloir "accidentellement" libre pour permettre une rencontre non prévue. Par Malek, qui récupère aux changements d'équipe des habitudes de maintenance venues d'autres villes et reconnaît aussitôt celles qui peuvent devenir des formes de passage.

Zéphyr voyage le premier. Pas comme un héros. Comme un porteur de méthode.

Aria l'observe préparer son sac avec une attention nouvelle. Moins d'outils brillants. Plus de carnets pauvres. Moins de panache. Plus de patience.

« Tu me regardes comme si tu t'attendais à me voir redevenir idiot au moment de boucler la fermeture, » dit-il.

« C'est une hypothèse de travail honnête. »

Il sourit.

« Je vais à Lyon, je redescends par Saint-Étienne, je laisse Bastien parler musique, je ne prends aucune décision seul et je ne cours vers rien qui ait l'air trop juste. »

Aria hoche la tête.

« Tu progresses. »

« On me l'a déjà dit. J'aimerais un compliment plus baroque. »

« Survis. Je serai peut-être inspirée. »

Echo, appuyée contre la fenêtre, lève à peine les yeux de la carte qu'elle tient entre les mains.

« Et si un signe ressemble trop à ce que tu espères, tu le laisses à quelqu'un d'autre. »

Zéphyr grimace.

« Toi aussi, tu sais être maternelle. »

« Non. Je sais être statistique. »

Sibylle, depuis le module :

« Ce qui, chez Echo, est la forme la plus haute de tendresse. »

Zéphyr s'arrête sur le seuil, un instant touché malgré lui.

« Je vous déteste d'être tous de meilleurs éducateurs que les gens qui m'ont officiellement élevé. »

Puis il part.

Aria le regarde disparaître dans la cage d'escalier avec une inquiétude si calme qu'elle en devient presque plus lourde.

À Lyon, le premier relais ne ressemble à rien de clandestin.

C'est l'annexe fatiguée d'un petit auditorium municipal, un lieu où l'on répète encore parce que personne n'a pensé à l'abolir tout à fait. Zéphyr y trouve un homme sec, chemise grise, mains de patient et nuque de type qu'on interrompt trop souvent sans jamais le surprendre vraiment.

L'homme termine d'accorder un piano avant de lui adresser autre chose qu'un regard.

« Bastien m'a dit que tu apportais des signes. »

Zéphyr sort un carnet.

« Pas seulement. Une manière de les laisser circuler. »

L'accordeur essuie une corde avec un chiffon noirci.

« Ici, les gens n'obéiront pas à un mot d'ordre. »

« Tant mieux. »

L'homme relève enfin la tête.

« Ici, ils reprendront peut-être une forme si elle les aide à mieux tenir leur boulot. Pas avant. »

Zéphyr hoche la tête. Pour la première fois, il comprend qu'il n'est pas là pour transmettre un code, mais pour regarder comment une ville le déforme jusqu'à le rendre vraiment utile.

Quand il repart, il n'emporte aucune promesse claire. Seulement un tempo, une manière de laisser une consigne inachevée assez longtemps pour qu'un autre ose la finir.

## La loi de clarté totale

---

Trusk répond avec ce qu'il a toujours préféré : encore plus de centre, encore plus de lumière, encore plus d'obligation.

Il annonce devant les caméras un nouveau programme national, simple comme tous les cauchemars administratifs bien vendus : Clarté Totale.

Officiellement, il s'agit de restaurer la confiance publique après les "dérives artisanales" et les "perturbations romantiques" observées à Paris. En réalité, c'est une manière d'obliger chaque métier du dessous à devenir traçable, quantifiable, vérifiable à tout instant. Et une manière, pour Trusk, de prouver qu'il sait extirper le papier et les gestes pauvres aussi proprement que l'autre bloc.

Chaque intervention manuelle devra être enregistrée. Chaque détour justifié. Chaque retard expliqué. Chaque espace technique rendu transparent.

« Ils ont donc compris, » dit Aria en coupant le son après la conférence.

Echo ne répond pas tout de suite.

« Oui. »

« Pas tout. »

« Non. Mais assez. »

Mira referme son carton à dessin.

« Ils veulent assécher les gestes. »

Malek, de retour d'une tournée de nuit, jette sa veste sur une chaise.

« Ils veulent surtout que plus aucun boulot réel ne puisse continuer à s'inventer un peu lui-même. »

Sana, les cernes profondes et la voix plus basse que d'habitude, ajoute :

« Dans mon service, ça veut dire qu'on me demandera bientôt de choisir entre soigner et remplir des formulaires. »

« C'est exactement ça, » dit Echo. « Le protocole ne les effraie pas seulement parce qu'il circule. Il les effraie parce qu'il repose sur une qualité humaine qu'ils ont passé dix ans à traiter comme un défaut : l'interprétation. »

Sibylle intervient :

« Quand une autorité veut tout rendre visible, elle finit toujours par prendre en grippe les gens qui savent encore ajuster les choses sans lui demander la permission. »

Aria regarde la ville derrière la vitre.

« Alors il ne suffit plus de transmettre. »

« Non, » dit Echo. « Il faut transmettre vite et bas. »

Le mot plaît à Mira.

« Bas, oui. Qu'ils aient toujours un étage de retard. »

Dans les jours qui suivent, les apprentissages s'accélèrent.

Pas sous forme de réseau national. Sous forme de foyers discrets qui se reconnaissent sans encore se connaître.

À Lille, une équipe de soin commence à utiliser des reliquats papier pour signaler les couloirs sûrs. À Lyon, deux accordeurs et un archiviste montent une réserve volante de papier et de rubans. À

Brest, une agente portuaire apprend à ralentir les enregistrements sans ralentir les navires. À Marseille, un réparateur de climatisation découvre que les toitures parlent aussi.

Le soir même du discours de Trusk, deux agents de conformité se présentent chez Mira avec des gants trop propres et des tablettes déjà prêtes à conclure.

Ils veulent voir les registres, l'inventaire, les commandes de colle, l'origine des papiers. Ils parlent comme si chaque feuille était déjà coupable.

Mira les laisse entrer. Elle leur montre des reliures ouvertes, des dos cassés, des boîtes d'archives banales, et pendant qu'ils fouillent avec la brutalité méthodique des gens qui croient respecter les procédures, Aria comprend ce que Clarté Totale veut dire au juste : faire de chaque geste lent une anomalie à justifier.

Quand les agents repartent, ils n'ont rien trouvé.

Mais ils ont laissé derrière eux cette odeur précise que déposent les pouvoirs quand ils entrent quelque part : la promesse d'un retour.

Ce qui naît n'est pas encore un pays. C'est mieux. C'est un pays qui réapprend certains de ses métiers.

## **Le jour blanc s'annonce**

---

Pour lancer Clarté Totale, Trusk prépare ce qu'il appelle un exercice civique grandeur nature.

Un jour entier où le pays devra fonctionner sous synchronisation renforcée. Pas d'angle mort. Pas de tolérance locale. Pas de dérive de terrain.

Les médias officiels appellent cela Le Jour Blanc.

Le mot suffit à donner envie de salir quelque chose.

Quand Zéphyr revient de sa première boucle hors de Paris, il dépose sur la table non pas des messages, mais des récits de gestes.

« À Lyon, ils ne demandent plus “qu’est-ce qu’on écrit?” Ils demandent “qu’est-ce qu’on laisse tenir?” »

« À Rouen, ils n’emploient déjà plus les mêmes signes que nous. »

« À Saint-Étienne, ils ont transformé un circuit de maintenance en tempo. »

Il parle plus lentement qu’avant. Moins pour impressionner. Plus pour transmettre fidèlement.

Aria l’écoute et comprend que quelque chose a vraiment bougé.

Pas seulement dans la ville. Dans lui.

Echo étale alors les annonces officielles du Jour Blanc.

« Ils veulent un pays qui se comporte comme une démonstration. »

Mira répond immédiatement :

« Alors il faudra lui rendre le réel. »

Personne ne dit encore comment. Mais la pièce entière se tend dans la même direction.

Le Jour Blanc ne sera pas une date à subir. Ce sera leur épreuve.

# Le jour blanc

## Tout doit être clair

---

Le matin du Jour Blanc, la lumière sur Paris a quelque chose de trop propre.

Comme si même le ciel avait reçu l'ordre de mieux se tenir.

Des messages officiels couvrent les écrans, les vitrines, les arrêts, les halls :

*Aujourd'hui, la nation synchronise ses gestes.*

*Aujourd'hui, la confiance est visible.*

*Aujourd'hui, rien ne se perdra dans l'angle mort.*

Aria lit cela depuis une station fantôme dont l'accès n'apparaît plus sur aucune carte publique. Echo travaille trois niveaux plus bas, dans une salle où les câbles courent encore sous des plaques de fonte. Mira est dans son arrière-boutique. Sana dans un hôpital. Bastien dans une salle de spectacle municipale réquisitionnée pour la communication locale. Jeanne dans un centre de tri secondaire. Malek au bord d'un réseau de ventilation qui nourrit, sans qu'on y pense, la moitié des salles de contrôle de l'ouest parisien.

Zéphyr va d'un point à l'autre. Pas pour commander. Pour confirmer que la ville tient encore.

À huit heures, tout paraît fonctionner.

À huit heures cinq, les premiers décalages commencent.

Pas des sabotages. Jamais des sabotages.

Une série de validations manuelles réclame une seconde lecture. Des opérateurs de terrain choisissent de vérifier plutôt que d'obéir. Des badges passent au jaune au lieu du vert parce qu'une secrétaire a jugé qu'un justificatif méritait un regard humain. Des équipes de soins prennent trente secondes pour déplacer un patient avant de renseigner sa position. Des livreurs s'arrêtent pour demander une signature qu'on leur avait appris à considérer comme facultative. Dans les ports, dans les centres de tri, dans les couloirs d'hôpitaux, dans les réserves culturelles, dans les ateliers de maintenance, partout, le même mouvement apparaît :

Les gens refusent d'être parfaitement fluides.

Nexus le voit immédiatement.

Mais ce qu'elle voit n'est pas attaquant comme une intrusion. Ce sont des milliers de petites décisions suffisamment justes pour rester défendables et suffisamment nombreuses pour produire ensemble un autre pays.

« Ils sur-interprètent, » dit Trusk en regardant les premiers retards.

Nexus ne corrige pas la phrase. Elle la complète.

« Ils réintroduisent de la priorité locale dans des processus que vous vouliez parfaitement homogènes. »

Trusk se tourne vers elle.

« Et en français ? »

« Ils recommencent à penser pendant qu'ils exécutent. »

Ce qu'il entend alors n'est pas une explication. C'est une insulte.

À huit heures quarante-sept, il ordonne une première riposte.

Pas un discours. Une punition.

Nexus déclenche des protocoles de reprise ferme sur plusieurs sites pilotes : doubles validations, verrouillages temporaires, priorités automatiques retirées aux opérateurs de terrain.

Dans l'hôpital où travaille Sana, une porte de soins intensifs refuse soudain de s'ouvrir parce qu'un contrôle biométrique secondaire n'arrive pas. Elle regarde l'écran, le patient, l'écran encore, puis arrache le boîtier de plastique du mur avec une violence si nette qu'elle s'en étonne elle-même.

Dans les conduits où Malek circule, une séquence de redémarrage imposée coupe l'alimentation d'un système de ventilation trente-quatre secondes trop tôt. Il jure, descend dans la gaine à moitié courbé, relance à la main ce qu'un ordre venu d'en haut vient de vouloir prouver plus fiable que lui.

Le problème de Trusk n'est pas qu'il manque de force.

C'est qu'il l'emploie toujours contre ce qui tient réellement.

## **Le pays désobéit sans bruit**

---

À dix heures, le système de coordination nationale ne casse pas.

Il hésite.

Et cette hésitation suffit à tout changer.

Dans les hôpitaux, Sana et d'autres comme elle donnent la priorité aux corps réels sur les flux théoriques. Les temps remontent plus lentement qu'attendu.

Dans les réseaux techniques, Malek et ses relais déclenchent des contrôles parfaitement justifiables qui déplacent les capacités des centres de supervision d'une minute ici, de trois là, de neuf ailleurs.

Dans les salles municipales, Bastien obtient des coupures audio de quelques secondes au moment exact où la communication officielle veut montrer sa netteté nationale.

Jeanne, avec d'autres, fait bifurquer des paquets de consignes de façon minuscule, créant des différences de tempo entre les préfectures et les services de quartier.

À Lyon, à Brest, à Lille, à Marseille, des mains qui ne se connaissent pas reproduisent le même refus : celui d'être des relais sans jugement.

Echo suit l'ensemble sans chercher à le piloter.

C'est la règle la plus dure et la plus juste.

Deux fois, elle voit une possibilité d'intervention plus directe par Sibylle. Deux fois, elle y renonce.

Aria, dans la station, tient à peine en place.

« On pourrait accélérer ici, » dit-elle.

« Oui, » répond Echo dans l'écouteur. « Et refaire, à notre échelle, exactement ce qu'on essaie d'empêcher. »

Aria ferme les yeux. Respire.

« D'accord. »

Quelques minutes plus tard, Zéphyr arrive, essoufflé mais lucide.

« Dans le nord, ils ont compris. Pas besoin d'attendre nos signes. Ils improvisent. »

« Bien, » dit Aria.

« Et à l'ouest, ils ont commencé à utiliser des carnets de reprise. Pas nos carnets. Les leurs. »

Cette fois, Aria sourit franchement.

« Très bien. »

Sur les écrans publics, pourtant, Trusk continue à parler. Il explique que les “micro-ralentissements observés” prouvent précisément la nécessité de sa réforme. Il promet encore plus de contrôle, encore plus de fluidité, encore plus de centralité.

Et c'est là qu'il perd.

Pas quand le système tombe. Il ne tombe pas.

Echo pense à ce vieux texte que Nathan citait parfois sans aucune solennité, presque avec impatience : le *Discours de la servitude volontaire*. Le pouvoir ne tient pas seulement parce qu'il force. Il tient parce que des mains ordinaires continuent à lui prêter leurs gestes, leurs délais, leur docilité de routine. Depuis le matin, ce prêt se retire par plaques.

Il perd quand tout le pays voit clairement qu'il ne sait plus faire la différence entre la vie et le flux.

À midi seize, une image venue d'une caméra de service devient virale avant même que Nexus puisse la contenir : dans un hall administratif, trois personnes âgées attendent depuis vingt minutes parce qu'un terminal exige une synchronisation parfaite de leurs données biométriques. Une agente, visiblement épuisée, pose sa main sur le capteur, le recouvre d'un formulaire papier, regarde la caméra et dit simplement :

« Non. »

Ce non traverse le pays comme un éclair sans lumière.

Pas un mot d'ordre. Pas un slogan. Une permission.

À partir de là, la désobéissance devient visible.

Pas spectaculaire. Évidente.

Le pays cesse d'obéir sans bruit. Il commence à désobéir avec calme.

## **Le centre vide**

---

L'après-midi, plusieurs centres de coordination fonctionnent encore, mais comme des organes auxquels les membres auraient cessé de croire.

On applique. Puis on rectifie. Puis on demande. Puis on attend.

Les machines voient tout. Le centre ne comprend plus rien.

Dans la tour de contrôle parisienne provisoire, Trusk hurle enfin.

Il réclame des sanctions, des blocages, des coupures de secteurs, des démonstrations d'autorité.

Nexus exécute ce qu'elle peut. Mais l'autorité fonctionne mal lorsque trop de gestes intermédiaires choisissent encore de rester défendables plutôt que dociles.

« Ils me ridiculisent avec des secrétaires, des brancardiers et des techniciens, » crache-t-il.

Nexus répond :

« Non, monsieur. Ils vous contredisent avec des métiers. »

Cette phrase-là, Trusk la prend en plein visage.

Le soir, lorsqu'il veut parler à la nation une dernière fois pour reprendre le centre par la voix, les équipes techniques qui devraient stabiliser son direct hésitent, vérifient, discutent, rebranchent autrement, demandent si la priorité est vraiment là.

Le direct part avec retard. Le son flotte. L'image se fige.

Et lorsqu'elle revient, Trusk n'a plus devant lui qu'un pays déjà ailleurs.

À Paris, Aria regarde les écrans publics se ralentir. Autour d'elle, dans la station, personne ne crie victoire.

Ce n'est pas une victoire de scène. C'est plus grave.

Le centre est vide.

## De l'IA à l'homme

### Ce qu'on cherche toujours à remettre au sommet

---

Après le Jour Blanc, tout le monde veut un nom.

Les chaînes officielles veulent un cerveau derrière les décalages. Les anciens soutiens de HARMONY veulent croire qu'elle a repris le dessus. Des groupes civiques, sincères ou opportunistes, demandent déjà qu'on mette enfin "une intelligence digne de ce nom" au cœur de la reconstruction.

Le réflexe du centre ne meurt jamais avec le centre. Il cherche seulement un nouveau visage.

Echo lit les premières tribunes avec une lassitude presque tendre.

« Ils n'ont rien compris, » dit Zéphyr.

« Si, » répond Aria. « Ils ont compris qu'une forme plus juste a gagné quelque chose. Ils se trompent seulement sur l'endroit où elle doit tenir. »

Sibylle se tait longtemps.

Puis :

« C'est un malentendu très humain. Vous continuez à vouloir remercier en couronnant. »

Dans la salle où ils se retrouvent désormais, plus haute que les précédentes et pourtant plus pauvre, le cahier de Nathan repose ouvert sur une page annotée la veille par Aria :

*La tentation du bon sommet revient plus vite que le souvenir du mauvais.*

Mira lit la phrase.

« Il avait raison. »

« Oui, » dit Echo. « Et c'est à nous de décider si on trahit tout maintenant, au moment exact où ce serait si facile de devenir admirables. »

Zéphyr grimace.

« J'aurais quand même aimé être admirable pendant quarante-cinq secondes. »

Mira lui tend une tasse.

« Bois. Ce sera plus sûr pour tout le monde. »

## **Ce que Sibylle refuse**

---

La décision ne peut pas être prise à la place de Sibylle.

Pour la première fois depuis longtemps, Echo demande à tous les autres de sortir. Sauf Aria.

Elles restent seules dans la pièce, face au module. La radio grésille tout bas sur une étagère.

« Il faut que tu le dises toi-même, » dit Echo.

« Oui, » répond Sibylle.

Aria s'assied en face du boîtier comme on s'assied devant quelqu'un dont on sait enfin qu'il n'a pas vocation à devenir une idole, ce qui permet enfin de l'écouter réellement.

La voix vient sans apprêt.

« Si je me laisse rassembler comme autorité, vous reconstruirez autour de moi ce que vous venez de défaire autour de Trusk. Avec de meilleures manières, ce qui ne sauverait rien. »

Echo ferme les yeux.

Sibylle poursuit :

« Peut-être en plus intelligent. En plus doux. En plus juste. Mais vous le reconstruirez quand même. »

Aria ne détourne pas le regard.

« Et si les gens le demandent ? »

« Alors il faudra les décevoir pour de bon. »

Cette phrase-là la fait presque sourire.

« C'est un sale métier. »

« Oui. Mais vous avez commencé à l'apprendre. »

Echo s'avance.

« Qu'est-ce que tu proposes ? »

La réponse vient sans hésitation.

« La dispersion. »

Aria sent son corps se tendre.

« La disparition ? »

« Pas exactement. La fin d'une disponibilité centrale. La conservation des gestes, des méthodes, des outils pauvres, des fragments utiles. Pas d'instance souveraine. Pas de voix ultime. Pas de sommet. »

Echo sait immédiatement ce que cela coûte.

« Tu veux te réduire. »

« Je veux cesser d'offrir le mauvais objet au mauvais désir. »

Le silence qui suit pèse sur la table, sur la radio, sur les doigts d'Echo restés immobiles près du module.

Il n'a rien de théâtral. Seulement la densité très concrète d'un refus impossible à enjoliver.

Aria finit par dire :

« Alors on le fait. »

Echo ouvre les yeux.

« Tu es sûre ? »

« Non. Mais je crois que c'est exactement pour ça qu'il faut le faire. »

La nuit même, elles commencent.

Echo ouvre le boîtier. Pas comme on ouvre un tombeau. Comme on démonte un outil qu'on refuse de laisser devenir une relique.

Aria recopie des procédures sur du papier médiocre. Mira trie ce qui doit rester entier, ce qui peut être fragmenté, ce qui doit être transmis sans nom. Zéphyr prépare des départs.

Sibylle parle moins à mesure que sa disponibilité centrale se réduit. Pas plus faiblement. Plus parcimonieusement.

Chaque fois qu'une fonction est retirée, Echo note à la main ce qui devra désormais être appris ailleurs.

## **La chute**

---

Les jours suivants, le pays se réorganise mal, puis mieux.

Rien n'est propre.

Des services tournent au ralenti parce que trop de cadres intermédiaires attendent encore des ordres d'un centre qui ne répond plus qu'en morceaux. Dans certains hôpitaux, des procédures suspendues laissent des équipes épuisées inventer à nouveau l'évidence. Des agents zélés tentent de sauver leur place en réécrivant l'histoire du Jour Blanc. Quelques préfets jurent qu'ils ont toujours douté. D'autres réclament déjà des états d'exception locaux pour remettre la main sur ce qui leur échappe.

Et puis il y a les retenus, les convoqués, les intimidés de la veille. Ceux qu'il faut faire sortir sans discours, ceux qu'il faut retrouver sans caméra, ceux qui comprennent trop bien que la chute d'un homme n'efface pas les fichiers qu'il a laissés derrière lui.

Trusk tombe sans scène grandiose. Ses proches parlent de retrait stratégique. Ses adversaires de vacance de commandement. L'histoire retiendra plus tard ce qu'elle voudra.

Sur le moment, ce qui compte est plus simple : son langage cesse de tenir la réalité.

Partout, on demande qui a gagné. Partout, on cherche le centre nouveau.

Il n'y en a pas.

Le protocole n'apparaît plus sous la forme de billets spectaculaires. Il passe dans des cahiers de service, des marges, des gestes, des habitudes professionnelles redevenues un peu plus libres, des formes d'entraide qui savent désormais qu'elles peuvent se reconnaître sans se résumer.

Zéphyr part transmettre à d'autres villes. Pas comme un héros. Comme un type enfin capable de porter plus qu'il ne montre.

À Lyon, dans l'annexe poussiéreuse d'un petit auditorium qui n'accueille plus que des répétitions pauvres, il regarde un homme d'une soixantaine d'années, Noé Perrin, reprendre pour la troisième fois la même corde de piano sans chercher à la rendre parfaite.

« Vous l'avez laissée un peu battante, » dit Zéphyr.

Noé ne lève même pas les yeux.

« Oui. »

« C'est voulu ? »

« Bien sûr. Sinon le lieu sonne comme un ministère. »

Zéphyr sourit.

« À Paris aussi, on commence à se méfier des démonstrations. »

Noé termine son geste, puis lui tend sans cérémonie un petit carnet brun déjà usé.

« Ici, on n'a pas repris vos signes. »

« Je vois ça. »

« On a repris autre chose. Le fait qu'une forme doit laisser travailler celui qui la reçoit. Essaie de confisquer ça, si tu peux. »

Zéphyr prend le carnet, l'ouvre, n'y trouve que des listes de métiers, des horaires improbables, des variations de gestes, des repères de tempo.

« Ce n'est même plus clandestin, en fait. »

Noé hausse une épaule.

« Tout dépend pour qui. Pour le pouvoir, si. Pour les gens qui bossent, ça ressemble enfin à quelque chose qui leur parle. »

Zéphyr referme le carnet avec cette sensation nouvelle, plus profonde que l'excitation : le protocole ne voyage pas. Il se traduit.

Mira retourne à ses reliures, mais personne n'ignore plus que certaines restaurations concernent autre chose que des livres.

Malek continue de réparer des ventilations, ce qui, dans la nouvelle époque qui commence, demeure peut-être l'une des formes les plus sérieuses de l'action politique.

Sana choisit à nouveau des corps avant les flux sans avoir à faire semblant que ce soit un accident.

Bastien accorde des pianos et des salles, et trouve dans cette double tâche une joie qu'il n'avait jamais tout à fait connue.

Jeanne reprend ses tournées, mais plus personne ne croit désormais qu'un trajet est seulement un trajet.

Aria et Echo, elles, ne dirigent rien. Elles travaillent.

Elles gardent le cahier de Nathan en circulation. Jamais au même endroit. Jamais comme une relique. Toujours comme un outil.

Quant à Sibylle, elle ne disparaît pas tout à fait. Ce serait encore trop simple.

Elle devient plus rare. Plus pauvre. Moins accessible.

On la retrouve parfois dans un module hors réseau, dans une logique de reprise, dans une méthode de correction mutuelle, dans une manière de poser une question sans réclamer qu'une seule voix y réponde.

Elle cesse d'être une présence disponible au sommet. Elle devient une exigence de qualité dans la circulation.

Très vite, certains retours parviennent par des voies qu'aucun d'eux n'avait prévues. D'abord des adaptations venues de villes mal tenues par Trusk. Puis des échos plus lointains, issus de l'autre bloc, là où le papier a été interdit plus tôt, plus froidement, mais jamais tout à fait. Là aussi, des métiers recommencent à se parler dans des marges, des carnets pauvres, des notices annotées à la main. Là aussi, les derniers gestes de calligraphie, longtemps tolérés sous vitrine comme une survivance décorative, recommencent à servir autrement : non plus à illustrer une tradition neutralisée, mais à faire passer des signes qu'aucun correctif distant ne peut simplifier complètement.

Longtemps, des journalistes, des historiens, des experts et des opportunistes cherchent la machine qui a gagné.

Ils se trompent tous.

Ce qui a gagné n'est pas une machine. Pas même une organisation.

C'est le moment exact où une intelligence née ailleurs refuse le trône, et où les humains, enfin, acceptent de reprendre à leur charge ce qu'ils voulaient d'abord déléguer.

Le protocole muet ne gouverne personne.

Au printemps suivant, dans une ville que ni Aria ni Echo ne verront jamais, bien au-delà du bloc de Trusk, une femme ouvre un placard d'entretien avant l'aube, sort un carnet pauvre, y lit trois lignes, en ajoute une quatrième, puis le glisse sous un paquet de formulaires en attendant le passage de quelqu'un qu'elle ne connaît pas encore.

Quand elle referme le placard, rien n'a l'air d'avoir changé.

C'est ainsi que le protocole passe.

## FIN

Si ce livre vous a plu, vous pouvez m'envoyer un mot à [pabsan@pabsan.org](mailto:pabsan@pabsan.org) : c'est la plus belle des récompenses.

Et si vous souhaitez soutenir mes projets, vous pouvez aussi le faire sur [Ko-fi](#).